

# Les cahiers du Patrimoine Talmondais



- Louis Chaigne
- Les Zèbres Talmondais
- Les Mardis Gras
- L'église primitive de Saint-Hilaire
- 39-45 Accueil de l'orphelinat Don Bosco

Edition N°3/2011 - 5€

**TALMONT**  
**SANT-HILAIRE**  
L'ESPRIT LARGE

Barre du Ferry  
des de Calson

Mémoire par M. Marie Deffout au  
Boury-Napoleon sur l'importance de ce  
mon-part & comme plusieurs des marais à bl  
et à poissons des communes d'ailleurs  
les avantages que procureront au pays -  
établissements.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes  
par lequel il conclut à ce que les travaux d'imm  
sont par expérience, le port ayant trop g  
de l'Etat trop facile de celui des Ports.

# Préface

Une ville et un village, ce sont des us et coutumes, des traditions, des photos de classe, des souvenirs d'élèves et d'instituteurs, des vacances, des fêtes et des kermesses, des commémorations, des manifestations, des monuments historiques, des lieux-dits, des maisons, des fontaines, des mariages, des artisans, des commerces, des métiers... Ce sont aussi et surtout des hommes et des femmes qui ont fait et font sa petite et sa grande histoire. Des morceaux d'histoire et de vie qui disparaissent peu à peu, et que jamais personne ne pourra retrouver, s'ils ne sont pas sauvegardés.

Dans ce souci du devoir de mémoire, les Cahiers du Patrimoine permettent aux habitants de notre commune de s'approprier leur histoire. Cette initiative locale fondée sur la collecte, le partage et la diffusion d'éléments du patrimoine commun a immédiatement reçu un écho très favorable. Ceci nous a convaincus de poursuivre régulièrement cette démarche. Près de 350 exemplaires du dernier numéro ont été vendus. Souvenirs de jeunesse pour les uns, découverte d'une culture pour les autres, ce patrimoine riche et méconnu doit être préservé et mis à la portée de tous.

Ce troisième numéro met à l'honneur d'illustres Talmonçais pourtant peu connus de notre population d'aujourd'hui, comme l'écrivain catholique Louis Chaigne, unanimement reconnu par ses pairs parisiens, ami de Jean Yole et de Paul Claudel. Autres sujets à l'honneur : les Mardi Gras, véritable institution Talmonçaise en son temps ; l'épopée des Zèbres Talmonçais qui fêtent leurs 90 ans ou bien encore l'ancienne laiterie qui souffle ses cent bougies cette année.

Par ailleurs, le lavoir de la Sauvagère va être restauré et mis en valeur. Ce lieu méconnu mérite le détour. Des circuits culturels pour découvrir le petit patrimoine sont mis en place en juin par la Communauté de communes du Talmonçais et la Ville. Une découverte à faire en famille pour partir sur les traces d'un passé oublié et pourtant proche de nous...

Pierre BERTHOMÉ

## Groupe patrimoine

Les Cahiers du Patrimoine rassemblent des articles dont les sujets sont divers et variés. Certains sont le fruit de recherches historiques et universitaires pointues.

D'autres sont retranscrits à partir des témoignages sur la vie locale. Liés aux souvenirs, certains lieux, faits et dates sont parfois approximatifs. N'hésitez pas à nous communiquer les erreurs ou à faire des compléments d'informations. Chaque sujet n'est jamais achevé et peut faire l'objet d'autres parutions ou expositions.

Le groupe de travail "patrimoine" est toujours à l'affût de nouveaux sujets de recherche. Vous pouvez venir rejoindre les bénévoles pour un sujet qui vous paraît opportun à commenter ou bien, si vous êtes passionné par l'histoire locale, vous pouvez concourir à la recherche de documents, photos et autres illustrations...

À la rentrée, le groupe "patrimoine" se lance, en petites commissions, à l'inventaire des noms de lieux et leurs histoires, avec le concours des Archives départementales, et à la collecte des expressions locales.

Le groupe "patrimoine"

Gérard TRINEAU, adjoint à la culture, coordinateur du groupe "patrimoine".

Christelle BOULINEAU, service archives municipales.

pour M<sup>r</sup>. Dacie Defferdout au  
Napoléon sur l'importation de sucre  
& comme objet des morais à blé  
laissons les commissions suivies  
sur les avantages que procurerait au pays

de l'ancien des ports maritimes  
conclut en ce que les travaux de  
expériences, le port ayent trop  
est trop, mais de celui des

Bary de Ferray  
Fils de Calmont

Mémoire pour M<sup>r</sup>. Dacie Defferdout au  
Bary-Napoléon sur l'importation de sucre  
comme port & comme objet des morais à blé  
à blé & à prêtres des commissions suivies  
sur les avantages que procurerait au pays  
établissement

Mémoire de l'ancien des ports maritimes  
pour lequel il conclut en ce que les travaux de  
ne sont pas expériences, le port ayent trop  
est trop, mais de celui des

# Sommaire

• PRÉFACE DU MAIRE & GÉRARD TRINEAU	1
• SOMMAIRE	3
• L'ÉGLISE PRIMITIVE DE SAINT-HILAIRE	5
• LE CLERGÉ TALMONDAIS PENDANT LA RÉVOLUTION	10
• LE CENTRE DES OYATS	14
• LA CULTURE DU TABAC	17
• 14-18 : L'ART DES TRANCHÉES	20
• L'HISTOIRE DE LA DISTILLERIE	21
• ANCIEN MÉTIER : LES FORGERONS	25
• CHÂTEAU : 115 ANS SOUS LA LOUPE DES ARCHÉOLOGUES	27
• DE LA COOPÉRATIVE LAITIÈRE À L'USINE DE CHAUSSURES	32
• LA CAPITAINE FAIVRE DIT CHATON	36
• LES MARDIS GRAS	39
• LOUIS CHAIGNE	46
• 39-45 : LES PREMIERS RÉFUGIÉS ARDENNAIS - L'ORPHELINAT "DON BOSCO"	52
• LES ZÈBRES TALMONDAIS : 1921-1992	58
• LE CHÂTEAU DES GRANGES CATHUS	63
• INVENTAIRES DES PUIXS	67

pour M<sup>r</sup>. Dacie Defferdout au  
Napoléon sur l'importation de sucre  
& comme objet des morais à blé  
laissons les commissions suivies  
sur les objets que procureront au pays

de l'ancien des ports maritimes  
conclut à ce que les travaux de  
expériences, le port ayent trop  
surtout de celui des Bibles.

Barye de Ferray  
Fils de Calmont

Mémoire pour M<sup>r</sup>. Dacie Defferdout au  
Barye-Napoléon sur l'importation de sucre  
comme port & comme objet des morais à blé  
à blé & à prairies des commissions suivies  
sur les objets que procureront au pays  
établissement.

Mémoire de l'ancien des ports maritimes  
pour lequel il conclut à ce que les travaux de  
ne soient pas expériences, le port ayent trop  
surtout de celui des Bibles.

## ► L'église primitive

# Saint-Hilaire de Talmont-Saint-Hilaire

(Classée à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques depuis le 12 février 1927)

Avant de mettre en lumière la vieille église de l'ancienne paroisse de Saint-Hilaire, revenons 900 ans en arrière, époque où les Capétiens supplantent les Carolingiens, incapables de défendre leurs terres. Période propice à une poussée d'indépendance des grands seigneurs, qui profitent des circonstances... Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, est de ceux-là. Il remet aux bons soins de Guillaume le Chauve, l'un de ses proches, l'immense pays d'Herbauges devenu, en partie, le Talmondais. Nous devons à ce dernier la forteresse et l'abbaye Sainte-Croix qui accueille ses premiers moines en 1049. Si l'abbaye est un foyer religieux, il faut vivre et assurer les services attachés à cette fonction. Pour cela, Guillaume donne au monastère les églises Saint-Pierre et Saint-Hilaire de Talmont, avec toutes leurs "dépendances" : fermes, marais... Saint-Pierre existait à l'emplacement du château avant 1048, année de la mort de Guillaume le Chauve. Le clocher-porche, quant à lui, a été édifié selon les historiens émérites<sup>1</sup> vers 1050 après la construction de l'église... Malgré leur apparente diversité, les églises Saint-Pierre et Saint-Hilaire sont contemporaines. Saint-Pierre disparaîtra relativement tôt, ce qu'il en reste garde sa pureté d'origine. La vieille église de Saint-Hilaire traversera neuf siècles et subira tant de remaniements qu'elle est devenue un véritable cours d'architecture ! Tous les styles se côtoient et incitent les chercheurs à la prudence...

Talmont, à cette époque, devait être ceinturé de murs avec portes d'accès dans sa partie non protégée par la mer, et se trouve, entre le Xe et le XII<sup>e</sup> siècle, dans la contrée où le renouveau s'est amorcé précocement, avec les serfs et les hommes libres, assurant l'essartage et la mise en valeur du Talmondais. Ces derniers, qui essaient vers l'extérieur, se fixent indéniablement autour de cette première église Saint-Hilaire, que nous appellerions "rurale" à notre époque, laissant aux clercs, marchands, hommes de loi et sergents du guet, le soin de protéger ce que nous pourrions dénommer, toutes proportions gardées, la "Haute-Ville".

## REVENONS MAINTENANT SUR L'ÉGLISE... SAINT-HILAIRE

Une charte du cartulaire de Talmont nous rappelle que cette église fut bâtie par Guillaume le Chauve et qu'elle était de beaucoup la plus riche et de fondation un peu plus ancienne car elle était appelée "parochie mater ecclesia" : église mère. "Il arrivait fréquemment qu'un seul propriétaire possédait une grande étendue de terre aussi spacieuse que beaucoup de nos communes. Dans ce domaine, il élevait le plus souvent un oratoire affecté aux besoins religieux des serviteurs, des paysans et du seigneur lui-même, alors tenu d'allouer un terrain et des revenus suffisants pour l'entretien d'un prêtre pris, d'ordinaire, parmi les hommes de son domaine"...<sup>2</sup> Nous sommes peut-être là - hypothèse qui en vaut d'autres - à l'origine de l'église Saint-Hilaire... Quant au culte célébré en ce lieu, le monastère en a la charge quelques siècles. En 1384, un prêtre séculier - Jean Cornet - apparaît dans les archives diocésaines, premier desservant d'un clergé qui traversera la guerre de Cent ans, les guerres de religion et la Révolution...



*Essai de reconstitution de l'église primitive Saint-Hilaire avant les modifications de 1875.*

<sup>1</sup> Michel Dillange

<sup>2</sup> Loquet, *Sainte-Croix de Talmont* (page 16)



La première signature se compose du blason de Louis II de la Trémoille, prince de Talmont, sous la clé de voûte la plus proche de l'autel de la Sainte Vierge. La seconde est le blason de Jean Cathus sur la clé de voûte suivante. Louis II et Jean Cathus avaient participé aux guerres d'Italie - Marignan 1515, Pavie 1525... et rapporté le goût des belles choses.

Restons à la jonction des deux églises sous la croisée du transept et regardons vers l'est. La croix latine a disparu. Depuis 1520, deux collatéraux s'ajoutent au chœur, côté sud. Nous découvrons, sur le chevet, la partie émergée de deux grandes baies obstruées depuis 1569, cachant leur "misère" derrière deux retables d'inégale valeur. (4) L'un d'eux (côté nord : retable de Saint-Hilaire) en pierre peinte par Jean et Hilaire Mercier, sculpteurs aux Sables

d'Olonne en 1780, de style baroque. Il est classé. Deux statues plus petites, placées très haut, au-dessus de ce retable, gardent leurs secrets. Une certitude cependant : à gauche de Saint-Hilaire, c'est un évêque avec ses attributs (mitre...). Nous avions autrefois un autel Saint-Lambert (7) (Saint-Lambert était évêque de Maastricht en Hollande...). Nous avons aussi un autel Sainte-Catherine, remplacée par Sainte-Thérèse en 1929... (6) Ces statues pourraient être les "locataires" des autels disparus (voir la niche derrière Sainte-Thérèse). Le second retable (côté sud : Le Rosaire) est un retable en bois peint à l'autel de la Sainte Vierge, signé Le Brasseur, peintre à Talmont en 1877, et classé en 1981.



*Retable de l'autel de la Sainte Vierge.*



*Le retable de Saint-Hilaire*

Le mur sud nous livre aussi les restes d'une porte de style flamboyant. (5) Seuls la partie supérieure en anse de panier et les galbes érodés par les siècles apparaissent au-dessus de la partie comblée. Côté nord, derrière l'autel dédié à Sainte-Thérèse (6), un espace réduit devenu placard renferme une très belle niche à statue de 1,50 m de hauteur et 80 cm de large. Ici, les piédroits ont été entaillés pour y incorporer des étagères ! La base de la niche est à 1,30 m du sol. Nous trouvons donc ici l'effet du comblement.



*Les deux baies obstruées par les retables. (4)*



*Porte condamnée depuis 1569 et n'ayant jamais servi depuis.*



*Retable Sainte-Thérèse.*

## QUE RESTE-T-IL DE CETTE ÉPOQUE LOINTAINE ?

La vieille église était, depuis l'origine, à plusieurs pieds au-dessous du niveau du cimetière. Lors de la construction de la seconde église et de son raccord avec la partie ancienne, la nef unique fut démolie et remplacée par une nouvelle, munie de bas-côtés. Cette première partie fut ramenée au niveau de la place actuelle (1875/1884). Il ne resta plus que la partie conservée (chœur, collatéraux et transept) comblée à son tour à la suite d'une demande de l'abbé Baudry, curé de la paroisse, en date du 23 juillet 1929. Cette surélévation, nécessaire sans doute pour simplifier la vie paroissiale et faciliter le regroupement des fidèles, est discutable. Elle cache, d'une part, les bases de l'édifice ancien et déséquilibre les proportions de l'ensemble : retables et voûtes. Elle noie en partie la porte condamnée, côté sud, et banalise la niche à statue derrière l'autel Sainte Thérèse, vestiges pourtant mémorables. D'autre part, et c'est peut-être le plus grave, elle accumule l'humidité dans les vieux piliers et les ronge irrémédiablement...

Nous connaissons avec précision "l'habillement" des six autels ou chapelles meublant la vieille église, grâce à l'inventaire du 8 juillet 1792, dressé par René Morin, régent, chantre et greffier, en présence des fabriciens en charge. Nous retrouvons ces autels dès 1626 à travers les confréries ou les testaments, lorsque des messes doivent être dites à un autel désigné... L'emplacement devient plus précis à la lecture des minutes d'un procès intenté contre des carreleurs indécents en 1792...

- Le grand autel et le rosaire sont à leur place depuis des temps immémoriaux...

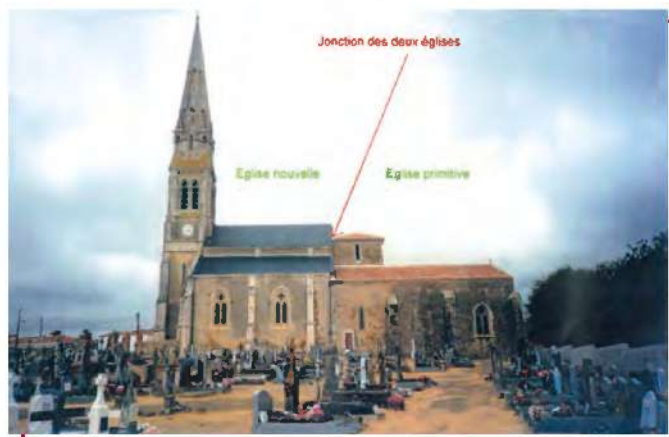
mais un mètre plus bas ! (4)

- L'autel de la charité, situé au sud, disparut en 1777 et fut remplacé par la Passion.

- L'autel Saint-Louis complétait le côté sud.

- L'autel Sainte-Catherine – niveau bas – cédera sa place à Sainte-Thérèse – niveau actuel – en avril 1929. (6)

- Il nous reste l'autel Saint-Lambert, qui était situé au nord, dans une annexe démolie en 1875. (7) Son entretien et son luminaire étaient assurés par "les sieurs et dames du Veillon qui avaient droit de sépulture depuis 1626, entre ledit autel et le prosne" (chaire). Ce contrat fut renouvelé en 1735 et l'autel disparut en 1792.

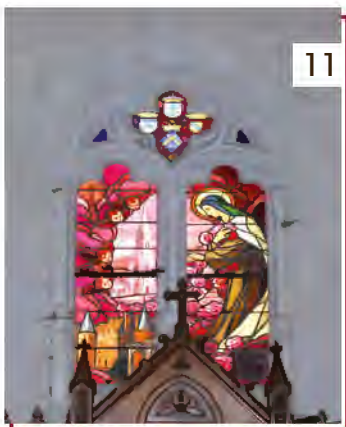


## QUANT AUX VITRAUX, RESTONS SUR CEUX DE LA VIEILLE ÉGLISE

À l'est, deux grandes baies de 1520, détruites en 1569 par les huguenots et obstruées par la suite. (4)

Le vitrail sud près de l'autel de la Vierge, ne fut pas épargné. Réparé succinctement, il permit d'y incorporer, plus tard, la belle composition de Notre-Dame de Bourgenay. (8)

Côté nord, le vitrail (9) est relativement récent. Il fut ouvert en 1727, à la demande de Monseigneur de Bussy "pour apporter un peu de lumière dans le vieux sanctuaire".



*Vitrail, transept nord.*

Aucun document pour les deux suivants.

Seul l'avis autorisé de M. Boissière, architecte départemental (21/01/1992), nous fait penser au début du XIII<sup>e</sup> siècle (vitrail baptême). Le trumeau central est encore lourd et l'ébrasement intérieur important. Ce vitrail a été raccourci et son ébrasement extérieur réduit de trente centimètres environ... (10) Malgré la patine du temps, le trumeau du troisième (don de Mme de las Cases) se change en un meneau délicat et l'arc de décharge s'ajoute et dessine des trèfles ou de petites rosaces. C'est probablement le plus ancien de l'édifice, début XI<sup>e</sup> siècle (?). Les deux oculus situés aux sommets des grandes baies ont été demandés, en 1779, par Monseigneur de Mercy. (11)



## SORTONS MAINTENANT PAR LA PORTE QUI DOMINE LE CIMETIÈRE CÔTÉ SUD

Un raccord est nettement visible sur cette face. Les moellons s'imbriquent les uns dans les autres avec une parfaite régularité, sur toute la hauteur et sur une longueur de quinze mètres. C'est le pansement d'une blessure. Curieusement, les documents paroissiaux sont muets à ce sujet. Fort heureusement, les archives diocésaines nous donnent le texte suivant, dans la "désolation des églises de Vendée". Nicolas Bergeron, curé de Jard, dicte et déclare "avoir vu l'église de Sainte-Hilaire de Thallefont brûlée...". Si incendie il y eut, les voûtes ont tenu bon. Plus sûrement, l'église eut à souffrir des huguenots comme l'abbaye Sainte-Croix et Saint-Pierre en 1569. Il fallut doubler le mur sud, le chevet et une partie de la face nord. En 1608, une somme de 30 livres est donnée à la Fabrique par Jean Perrayne, procureur fiscal de la principauté de Talmont "pour les réparations de l'église". "Remarquons, en passant, le chevet droit. Il s'incline nettement vers le nord. Cette déviation est fréquente dans les vieilles églises vendéennes : Jard, Curzon, Mortagne. On admet qu'elle provient, la plupart du temps, de la difficulté qu'éprouvaient les maîtres d'œuvre, obligés de tenir compte, à la fois, de la disposition des lieux et des constructions antérieures qu'ils devaient respecter ou réutiliser."<sup>3</sup> Côté nord : bandeau saillant avec nervures, peut-être roman ; vitrail raccourci avec ébrasement réduit ; contreforts tronqués... Vestiges de constructions antérieures ?

Voici, succinctement relatée, la longue histoire de la vieille église Saint-Hilaire de Talmont-Saint-Hilaire. Souhaitons que d'autres passionnés prennent le relais, remplissant les "vides" qui sont toujours les plus riches et corrigent, si besoin est, les erreurs qui jalonnent invariablement le travail d'un chercheur...

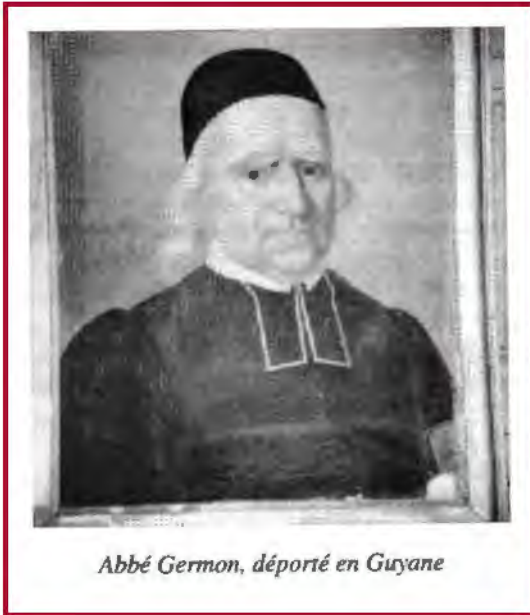
Nous avons vu tous les vitraux, sauf un. Il se trouvait dans une construction secondaire, longue de six mètres et de hauteur légèrement inférieure. Elle prolongeait le transept vers l'ouest. La "cicatrice" du mur disparu, qui n'a même pas été arasée, et le plâtre inférieur, terni par les cent trente ans écoulés, disent assez qu'il nous faut chercher encore ! Le tracé de cette toiture disparue est toujours apparent sur le mur inférieur de l'église. C'est dans cette annexe que se trouvait l'autel Saint-Lambert. (7) L'église nouvelle fera l'objet d'une autre étude.

Gabriel SIONNEAU

<sup>3</sup> Julien Rousseau, *Les vieilles de Vendée* (pages 55/57).  
Crédit photos : M. Gabriel Sionneau / Archives Ville de Talmont-Saint-Hilaire

## > Le clergé Talmondais pendant la Révolution

En 1789, les deux paroisses de Talmont et de Saint Hilaire de Talmont sont desservies par six prêtres :



- A Talmont, **Jean-Jacques Barreau de Thorigny**, curé depuis 1766, est un homme agé puisque né vers 1710. Il est assisté par deux vicaires, **Jean Girard**, né à Saint Hilaire de Loulay en 1759, et **Jean-Mathias Gemon**, né à Chavagnes en 1763 et qui était vicaire depuis 1788 (1).

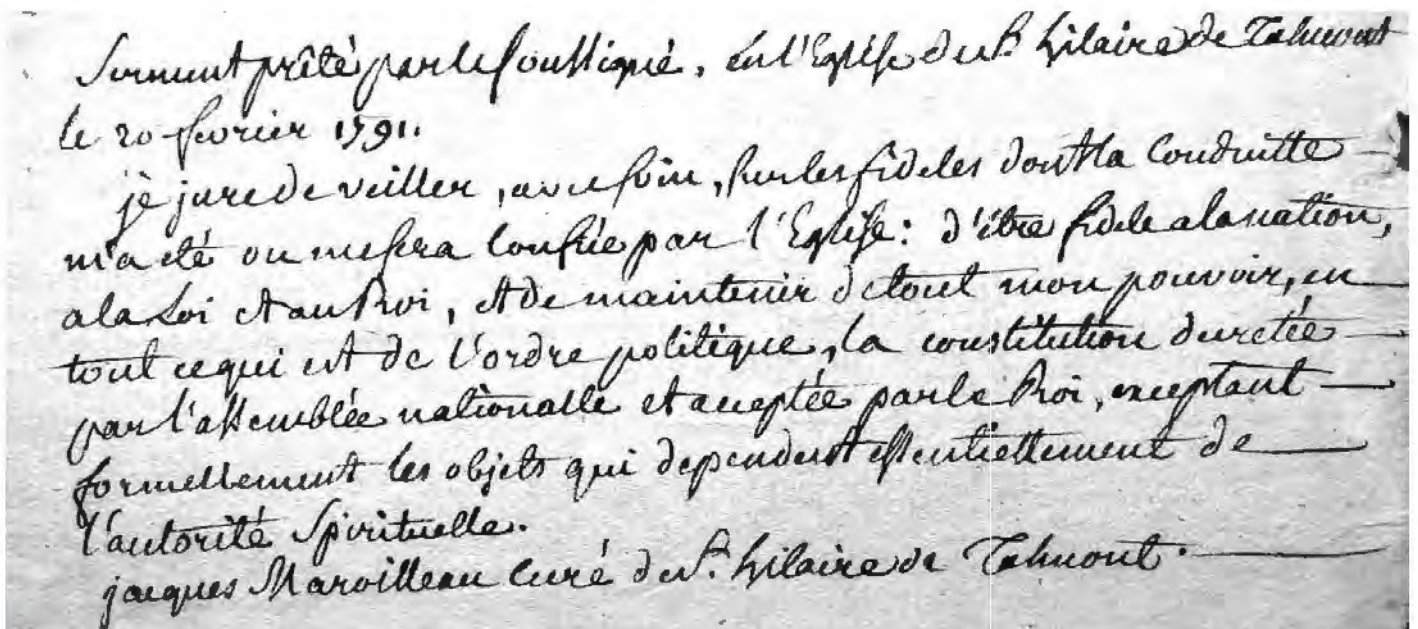
- A Saint Hilaire de Talmont, le curé est **Jacques Maroilleau**, issu d'une vieille famille de la région, il est né à Saint Hilaire de Talmont même, en 1740, et il est curé de cette paroisse depuis 1769. Il est assisté de deux vicaires, **Jean-Gilles Daniel**, né en Normandie en 1758, et **Louis-Jean-Charles Savin**, né au Poiré sur Vie en 1764.

En 1789, le doyen **Jean-Jacques Barreau de Thorigny** représente le clergé talmondais à l'assemblée tenue à Poitiers et chargée de désigner les représentants des trois ordres aux états généraux.

La Révolution se passe sans incident majeur jusque fin 1790, date à laquelle l'Assemblée législative s'engage dans une phase de répression du clergé, soupçonné de menées antirévolutionnaires.

Le 29 novembre, l'Assemblée décide que tous les prêtres devront prêter un serment de fidélité à la République. Le curé de Talmont et son vicaire Jean Girard semblent ne pas avoir prêté serment, ou bien celui-ci fut considéré comme nul. Nous n'avons pas retrouvé d'archives. Jean-Mathias Gemon prêche serment lors de la grand-messe le 13 février 1791, devant les officiers municipaux et tous les fidèles, et ce, "sans aucune réserve".

Le curé de Saint Hilaire de Talmont et son vicaire **Jean-Gilles Daniel** prêtent serment, comme en atteste le compte rendu du Conseil municipal en date du 20 février 1791. **Louis-Jean-Charles Savin** prétexte une absence, tergiverse, mais vient lui aussi prêter serment devant le Conseil la semaine suivante. Cependant ces trois serments sont assortis de conditions restrictives, non prévues par la législation, et qui entraîneront de fait leur nullité. La République exigeait une fidélité absolue, sans demi-mesure...



serment prêté par le soussigné, curé de St Hilaire de Talmont  
le 20 février 1791.  
je jure de veiller, avec soin, sur les fidèles dont la conduite  
m'a été ou me sera confiée par l'Église: d'être fidèle à la nation,  
à la loi et au Roi, et de maintenir de tout mon pouvoir, en  
tout ce qui est de l'ordre politique, la constitution décrétée  
par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi, exceptant  
formellement les objets qui dépendent essentiellement de  
l'autorité spirituelle.  
Jacques Maroilleau curé de St Hilaire de Talmont.

je jure de remplir fidèlement les fonctions du ministère  
 qui me sont confiées, d'être fidèle à la nation et à la  
 loi et au roi, de maintenir de tout mon pouvoir la  
 constitution dressée par l'Assemblée nationale et  
 sanctionnée par le roi sous la réserve expresse de  
 tous les droits spirituels de la religion et de l'église  
 Daniel, vic. de St-Hil.  
 de Talmond

Source Archives municipales de Talmond-Saint-Hilaire

Au final, les deux curés et trois des quatre vicaires sont donc considérés comme insermentés, perdent fonction et traitement, et sont condamnés au bannissement...

**Jean-Jacques Barreau de Thorigny** signe le registre paroissial de Talmond pour la dernière fois le 14 juin 1791. **Jean-Mathias Germon** prend le relais comme curé à partir du 10 juillet. Entre-temps, les registres étant sous clef, les actes (deux mariages, dont celui du futur maire Jean Baptiste Pellizzatti) seront enregistrés sur papier timbré et déposés chez le maire...

**Jacques Marolleau** signe le registre paroissial de Saint Hilaire de Talmond pour la dernière fois le 25 juin 1791. Le registre sera ensuite tenu par le maire Jean Landais.

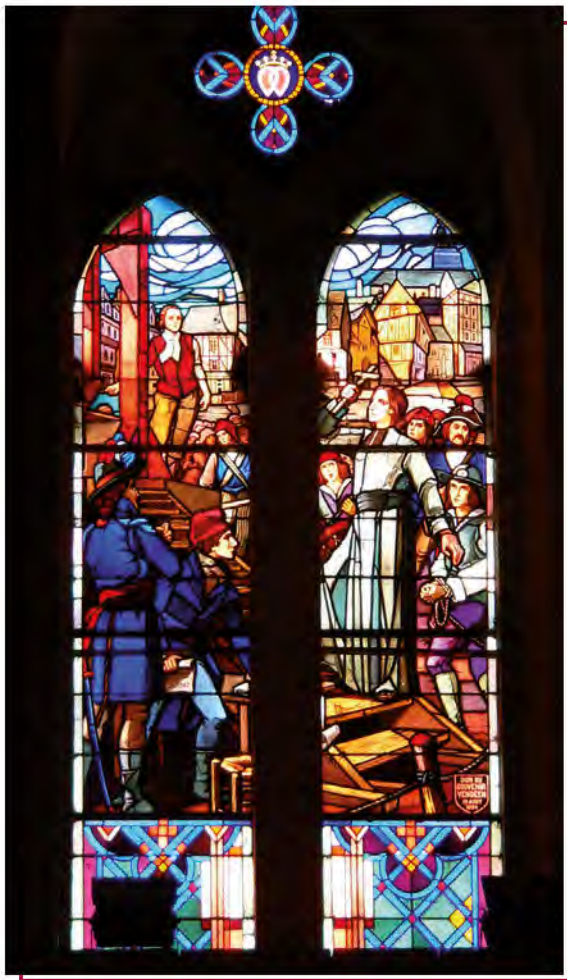
**Jean-Gilles Daniel** s'embarquera le premier aux Sables d'Olonne, le 22 juin 1792, à destination de l'Espagne. Il sera suivi le 9 septembre par **Jean-Jacques Barreau de Thorigny** et **Louis-Jean-Charles Savin** qui embarqueront sur la barque "Jean François" affrétée pour déporter 75 prêtres réfractaires vers Bilbao.

**Jean Girard** disparaît... Sans doute caché dans la région car on le retrouve, après la période révolutionnaire, comme curé de Saint-Georges-de-Montaigu en 1802, fonction qu'il conservera jusqu'à son décès en 1836.

**Jacques Marolleau** aura un destin plus tragique...

L'évêque constitutionnel de Vendée, Rodrigue, nomme **Jean-Mathias Germon** curé des deux paroisses... Le conflit entre **Jean-Mathias Germon** et **Jacques Marolleau**, qui entendait bien continuer à s'occuper de sa paroisse, était inévitable... **Germon** ira jusqu'à dénoncer **Marolleau** au tribunal des Sables en juin 1792, l'accusant de fomenter des troubles dans toute la région et d'inciter à l'insurrection. Surveillé par la police, **Marolleau** ne peut s'embarquer pour l'exil malgré le passeport qui lui a été délivré par son beau-frère Jean Landais (2), maire de Saint Hilaire de Talmond. Il est arrêté le 25 septembre et incarcéré aux Sables où son beau-frère tentera sans succès de le faire libérer. Il sera ensuite transféré à la prison de Fontenay où il mourra vraisemblablement car on perd sa trace.

L'année 1793 voit la radicalisation du régime, et l'insurrection aux portes des Sables d'Olonne. La guillotine est installée sur le Remblai et des jugements expéditifs prononcés par le Tribunal révolutionnaire vont envoyer à la mort une centaine de citoyens coupables de tiédeur révolutionnaire. Parmi eux quelques talmondais dont **Jacques Marolleau**, neveu et filleul du curé (3), diacre, qui a quitté le séminaire de Luçon lorsque celui-ci a dû fermer et qui s'est réfugié chez son oncle. Il a probablement participé avec celui-ci à l'agitation ; toujours est-il qu'il fait partie des premières personnes guillotonnées aux Sables, dès le 19 avril 1793. Il mourra très dignement ainsi que l'atteste Collinet dans ses mémoires.



Un des vitraux de l'église de Saint-Hilaire représente l'exécution de Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais (49) le 21 février 1794. Il a été posé en l'honneur de Jacques (Arthur) Maroilleau, diacre, guillotiné le 19 avril 1793 sur le remblai des Sables. C'était le neveu du curé de Saint-Hilaire, l'abbé Jacques Maroilleau, qui refusa de prêter serment, *"existant les fidèles contre la constitution civile, confessant et communiant sans autorisation dans le pays"*. La scène montre à gauche la guillotine sur les tréteaux avec le bourreau derrière et les soldats de la République devant, dans un décor de centre-ville ; à droite, le curé Pinot tenant la croix pour se protéger, devant un chouan aux mains liées.

Source Gabriel Sionneau

Au pire de la tourmente révolutionnaire, le culte est supprimé et **Jean-Mathias Germon**, bien que prêtre assermenté, se retrouve sans affectation et se retire à Niort. La paix civile revenue et les esprits calmés, c'est le temps de la réflexion... **Jean-Mathias Germon** se repend et se rétracte en 1796. Mais même en 1796, cela est considéré comme une trahison, et si le châtement n'est plus la guillotine, cela vaut encore une arrestation et la déportation en Guyane. **Jean-Mathias Germon** est envoyé au bagne de Roura sur le navire "La Décade" en avril 1798.

Il surviva et rentrera en France, à ses frais, sur le navire "Le Roucou" en août 1800 ; il se verra attribuer la cure de Saint Aubin le Cloud (Deux Sèvres) qu'il occupera jusqu'à son décès en 1837 (4).

Que sont devenus les exilés ?

**Jean-Gilles Daniel** reviendra et sera curé de Talmont de 1803 à sa mort en 1821.

**Jean-Jacques Barreau de Thorigny** et **Louis-Jean-Charles Savin** n'auront pas cette chance et mourront tous les deux en exil.

Un autre prêtre, originaire de Saint Hilaire de Talmont où il était né en 1758, choisit l'exil. Il s'appelait **Charles-René Maymaud**. Après un bref passage dans sa paroisse d'origine début 1783 il fut envoyé comme vicaire à Château d'Olonne où il refusa, de même que son curé, de prêter serment, comme l'indique le compte rendu du Conseil municipal du 27 février 1791. Exilé en Espagne sur le même navire que **Jean-Jacques Barreau de Thorigny** et **Louis-Jean-Charles Savin**, il revint curé de Moutiers les Mauxfaits où il s'éteignit en 1820.



*Cimetière des prêtres déportés à Conanamá, Guyane.*

Coll. C. Bardou

au besoin & les faire exécuter Comme Loy de l'état  
 C. Philippeaux Maire - J. Girard Maroilleu Bataillier  
 C. = Girard M. C.

Aujourd'hui 27 fev 1791 Les officiers municipaux tant rassemble dans la  
 chambre commune pour, conformément à la loi de l'Assemblée Nationale du  
 27 fev 1790, relatifs au serment prêter par des Curés, & avoir ceux de curé  
 et vicaires de paroisse du château d'Olonne, ils nous ont présentée, l'honneur de  
 déclaration, laquelle nous joignons au présent procès verbal; par laquelle ils  
 ont refusé de prêter purement et simplement le serment constitutionnel; nous ayant  
 formellement déclaré qu'il ne veulent prêter le dit serment que sous la restriction  
 qu'il leur plairait faire la suite de ce que nous avons refusé de le recevoir.  
 fait au château d'Olonne le 27 fev 1791 C. Philippeaux Maire - J. Girard  
 Maroilleu & C. Girard M. C.

Pierre CORNY

#### NOTES :

- 1- Jean Mathias Germon signe le registre paroissial de Talmond comme vicaire pour la 1<sup>re</sup> fois le 7 août 1788, pour la dernière fois le 31 mai 1791.
- 2- Voir biographie de Jean Landais dans le numéro 1 des Cahiers du Patrimoine. Ajoutons d'ailleurs que, contrairement à ce qui était mentionné, la carrière politique de Jean Landais s'est poursuivie après 1796 puisqu'on le retrouve maire de Poiroux de 1800 à 1807.
- 3- Jacques Maroilleau, diacre, né à Saint Hilaire de Talmond en 1772, était le fils de Jean Maroilleau (frère du curé Jacques Maroilleau), décédé, et de Marie Jeanne Arnaud remariée à Jean Baptiste Pellizzatti, maire de Talmond (voir biographie dans le numéro 2 des Cahiers du Patrimoine).
- 4- L'abbé Germon s'est, si l'on en croit une page qui lui est dédiée sur Internet, forgé pour ses nouveaux paroissiens un passé révolutionnaire moins compromettant : "Originaire de Chavagnes-en-Pareds, il fut ordonné prêtre en 1788 et vicaire à Talmond. À la Révolution, il refusa de prêter serment ; il s'exila et se réfugia en Italie puis rentra en France en 1795. Réfugié chez sa mère à Saint-Pardoux, il parcourut la Gâtine pour y exercer son ministère en secret, vêtu en paysan. Dénoncé, il fut arrêté à Mazières le 21 janvier 1798...". Un portrait représentant un homme d'âge mur est parvenu jusqu'à nous.  
Certains ouvrages mentionnent que le curé de Saint Hilaire de Talmond, Jacques Maroilleau, a été guillotiné aux Sables d'Olonne ; la confusion avec son neveu le diacre Jacques Maroilleau est évidente, d'autant que le neveu semble avoir eu un prénom d'usage différent (Joseph ou Arthur). Le souvenir du diacre Jacques Maroilleau est perpétué par un vitrail au-dessus de la porte d'entrée de l'église de Saint Hilaire de Talmond. Ce vitrail représente l'exécution d'un prêtre nommé Noël Pinot (béatifié en 1926 et canonisé en 1984), à Angers le 21 février 1794.

#### BIBLIOGRAPHIE ET DOCUMENTS :

Le Clergé Vendéen par l'Abbé A. Baraud - Luçon - 1905 (3 tomes)  
 Manuscrits de Collinet pages 125-126  
 Centenaire de l'église Saint Pierre de Talmond par Pascale Gadé & Gaston Vinet - La Mothe Achard - 2003  
 Registres des délibérations municipales de Talmond et de Saint Hilaire de Talmond - année 1791 - Archives départementales de Vendée, accès par Internet.  
 Serment de fidélité de Jacques Maroilleau . Document autographe du 20 février 1791 - Archives municipales de Talmond  
 Serment de fidélité de Jean Gilles Daniel . Document autographe - Archives municipales de Talmond  
 Lettre de Louis Jean Charles Savin aux municipaux de Saint Hilaire de Talmond . Document autographe du 17 février 1791 - Archives municipales de Talmond  
 Lettre de Jean Mathias Germon à la citoyenne Merlet à Talmond. Document autographe du 6 juin 1796 - Archives municipales de Talmond  
 L'abbé Germon - site Internet - <http://www.saintaubin.free.fr/l'abbegermon.htm>

#### Relevés d'état civil (Archives départementales de Vendée et des Deux Sèvres, accès par Internet) :

Barreau de Thorigny Jean-Jacques : ? - ? ; Daniel Jean-Gilles : ? - décédé à Talmond, 8 décembre 1821 ; Germon Jean-Mathias : né à Chavagnes, 31 mars 1763 - décédé à Saint Aubin le Cloud, 12 février 1837 ; Girard Jean : né à St Etienne de Loulay, 10 juillet 1759 - décédé à St Georges de Montaigu, 13 mars 1836 ; Maroilleau Jacques : né à St Hilaire de Talmond, 15 février 1740 - ? ; Maroilleau Jacques (prénom d'usage Arthur) : né à St Hilaire de Talmond, 1 février 1772 - décédé aux Sables d'Olonne, 19 avril 1793 ; Maymaud Charles-René : né à St Hilaire de Talmond, 2 mars 1758 - décédé à Moutiers les Mauxfaits, 19 avril 1820 ; Savin Louis-Jean-Charles : ? - ?

## > "Vent Debout" devient "Les Oyats"

L'œuvre de l'Abbé Jean Buffet et de ses valeureux bénévoles

Cet établissement a été édifié à Bourgenay en 1936 pour l'évêché de Luçon. Il avait vocation à recevoir les séminaristes. C'était un lieu de repos et de méditation. Arrive alors la Deuxième Guerre mondiale. Dès 1939, il devient lieu d'accueil des pensionnaires de l'orphelinat Don Bosco de Monthermé (08). Après la guerre, des prisonniers allemands chargés du déminage du secteur y furent retenus.



*Éducation physique des jeunes séminaristes sur la plage du Veillon 1936.*

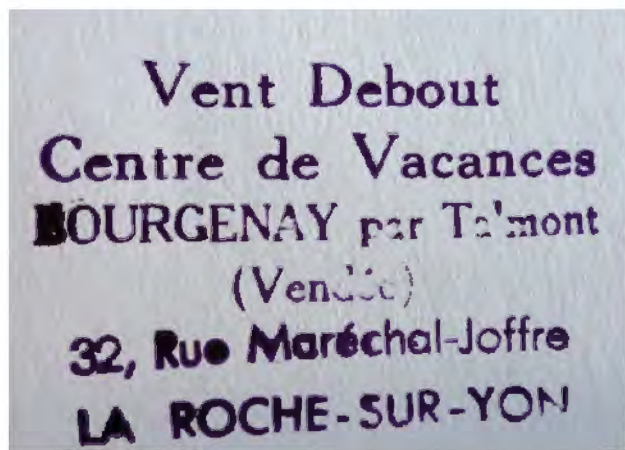
*Archives diocésaines Luçon*

Au départ des Allemands, l'établissement retrouva sa vocation initiale en recevant de nouveau des séminaristes et, en même temps, tint lieu de colonie de vacances pour des enfants de Vendée sous le nom de "Colonie Vent Debout". À cette époque, les normes de sécurité et de confort n'étaient pas une priorité et les résidents durent se satisfaire de ces conditions d'hébergement, cela durant des années jusqu'à l'incendie du 1<sup>er</sup> novembre 1970 du "5 à 7", dancing de Saint-Laurent du Pont qui fit 146 victimes. Suite à cette tragédie, la "colonie Vent Debout" fut fermée. Le bâtiment jugé trop vétuste ne présentait plus assez de sécurité pour les occupants. Le bâtiment tomba en décrépitude. Les ronces l'envahirent et il menaçait ruine.

C'est en 1974 que l'abbé Jean Buffet découvrit ce qui restait de la colonie "Vent Debout". Il était alors à la recherche d'un lieu d'hébergement pour lui-même et trois personnes âgées dont un ancien prêtre. Nullement effrayé par l'état des lieux, il adressa à l'évêché de Luçon une requête afin d'obtenir l'autorisation d'occuper avec ses compagnons la bâtisse pratiquement en ruine.

Accord de l'évêché en poche, l'abbé et ses compagnons remontèrent leurs manches et restaurèrent les lieux, dans un premier temps en fonction de leurs besoins afin d'en faire un endroit de séjour agréable. Mais très rapidement, ils poursuivirent leurs travaux de restauration et de réhabilitation afin d'offrir un lieu de villégiature à des personnes nécessiteuses, ce qui fut réalisé dès 1975.

En 1977, la "colonie Vent Debout" devint officiellement le "centre Les Oyats" qui fut acheté par l'association "Rencontres et loisirs" dont le but était l'accueil de personnes affligées d'un handicap moteur ainsi que de personnes en difficulté sociale. Par la suite, le centre fut ouvert à des couples en difficulté, des femmes seules avec ou sans enfants.



*Archives diocésaines*

Le bâti n'étant pas extensible, les lieux furent vite exigus. La solution n'était pas loin, la divine providence veillait. Quatre toiles de tente furent offertes à l'abbé, ce qui permit d'offrir quelques semaines de vacances au bord de la mer à des familles très pauvres.



Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire

En 1983, une émission sur RTL animée par Anne-Marie Peysson, "Et pour vous, qu'est-ce qu'on peut faire ?", permet de récupérer 8 caravanes venant de tous les coins de la France... De tous les coins de France aussi affluèrent des malmenés par la vie.

1984 : accueil de groupes, de familles, de classes, accueil de Noël, de femmes avec enfants... Les années se suivent, le nombre de bénéficiaires augmente.

1987 : 10<sup>e</sup> anniversaire des Oyats. 1362 personnes ont été accueillies.

1989 : accueil d'enfants, de familles, d'handicapés venus de 15 départements.

En 1990, un bloc sanitaire et des douches furent installés à l'extérieur. Et en 1992, deux mobil homes furent aménagés.



Archives diocésaines Luçon

Les années passent, le confort s'améliore pour les bénéficiaires. L'établissement se conforme aux exigences des normes en vigueur. Parallèlement, les activités proposées se multiplient. En 19 ans, 24 253 personnes ont été accueillies, groupes et familles confondus. Mais les Oyats auraient-ils pu développer la capacité et la qualité d'accueil qui en faisaient alors la réputation sans l'aide de nombreux bénévoles, hommes et femmes de bonne volonté, qui répondaient présents à chaque appel, que ce soit pour l'entretien des bâtiments, l'installation des tentes, le ménage, la cuisine, les lessives... ?

Les chiffres, s'ils sont le support de toute évaluation, ne sont pas représentatifs de l'œuvre de l'abbé Buffet. Ne compte réellement dans cette œuvre que l'esprit dans lequel elle a été créée, à savoir la charité, le partage, l'amour des autres, le souci de faire le bien, d'apporter de la chaleur et du bonheur à tous ceux que la vie n'a pas épargnés.

L'accueil de tous ces hommes, femmes et enfants s'est toujours fait sans aucune discrimination de race, de nationalité ou de religion. Jusqu'à 7 nationalités s'y sont simultanément côtoyées ainsi que différentes religions, témoins de Jéhovah, musulmans, juifs, catholiques... Toujours dans le plus grand respect de l'autre, afin de vivre un accueil vrai et fraternel.

Nombreux sont les témoignages de groupes, de femmes, d'enfants, de personnes handicapées qui attestent de l'immense bonté, de la grandeur d'âme, de la générosité sans limite du fondateur de cette magnifique institution.



*Le public du centre des Oyats a évolué, mais la vocation d'accueil et humanitaire du centre est restée la même. Ici une fête au centre en 1999.*

*Coll. M. A. Bénéatier*

Et puis un jour, avec le temps, les aléas de la vie, les exigences administratives, l'évolution des normes toujours plus contraignantes, l'abbé Jean Buffet s'est éloigné tout doucement des pierres mais pas des hommes qui les ont occupées.

*Chantal SAINSOUS*

## > La culture du tabac dans le Talmondais

*Après quelques essais au cours de la guerre, la culture du tabac a véritablement débuté en 1946 dans le Talmondais comme dans le reste de la Vendée pour pallier à la pénurie de tabac.*

Cette culture était gérée par le SEITA (Service d'exploitation industrielle des tabacs et des allumettes). Ce service d'État était très règlementé. Le préfet était responsable de l'organisation, des permis de culture aux planteurs de tabac... Un réseau de contrôleurs des tabacs émaillait la Vendée (Sylvain Phélippeau, maire de Talmont de 1953 à 1961 et de 1971 à 1974, occupa cette fonction pendant des années sur le Talmondais).

Il faut séparer cette culture en deux périodes. De 1946 à 1965, beaucoup de fermiers cultivant une dizaine d'hectares faisaient du tabac en culture d'appoint sur une surface de 10 à 20 ares, ce qui apportait un complément de revenus non négligeable. Puis le SEITA a souhaité confier cette culture à des agriculteurs plus spécialisés avec des surfaces plus importantes de un à deux hectares.

En 1957, Talmont et Saint Hilaire de Talmont comptaient 49 planteurs, mais en 1969, il ne reste plus que 23 planteurs (ce qui ne signifie pas que le nombre de pieds plantés ait diminué).



*Récolte en 1948.*

### UNE ANNÉE DE CULTURE DU TABAC.

**SEMIS** : L'année tabacole commençait avec le semis des graines fournies par le SEITA. Il fallait stériliser la terre par brûlage avant le semis autour du 15 février (un mètre carré de semis pour 400 pieds). Le désherbage du semis commençait dès le mois de mars.

**PRÉPARATION DES CHAMPS DE CULTURE DU TABAC** : Le champ de tabac était préparé avec un apport de fumier de ferme et des engrais chimiques en évitant un excès d'azote et en excluant tout engrais contenant du chlore. Les plantations étaient établies sur des terres bien ameublées.

**LES PLANTATIONS** : Les plantations avaient lieu du 15 mai au 15 juin ; d'abord au plantoir à main puis à la planteuse à pinces. Les rangs devaient être parallèles et écartés de 72 centimètres au début. Le nombre de pieds était fixé impérativement à 38 000 à l'hectare. Les pieds manquants devaient être remplacés 8 jours après le repiquage.

**NETTOIEMENT, ÉPAMPREMENT, ÉCIMAGE** : Début juillet, les intervalles entre les rangs de tabac étaient passés à la houe tirée par un cheval et les pieds butés. Puis venait l'épamprement qui consistait à enlever 5 ou 6 feuilles en bas des pieds (ce travail était très pénible pour le dos).

Puis, courant juillet jusqu'au 5 août, avait lieu l'écimage lorsque la fleur était éclose. Le planteur devait "couper la tête" du plant et laisser de 9 à 16 feuilles.

**TRAITEMENT :** Les pieds étaient traités par pulvérisations une ou deux fois par semaine avant la cueillette surtout contre le mildiou et quelques autres maladies du tabac.

**ÉBOURGEONNEMENT :** Les bourgeons devaient être détruits pour laisser croître les feuilles. Le planteur utilisait souvent de l'huile pour empêcher la pousse des bourgeons.

**LA CUEILLETTE :** La cueillette s'effectuait de début août à fin septembre. Il fallait d'abord cueillir les 4 feuilles les plus basses selon maturation (début août), puis les 8 feuilles médianes mi-août à fin août et enfin les 4 feuilles hautes en septembre. Ce travail était très pénible, il fallait transporter les feuilles entre les rangs sans les casser. Certains planteurs ont rivalisé d'ingéniosité pour sortir les feuilles de leurs champs.

## La mécanisation de la récolte du tabac

Une solution à la cueillette des feuilles

La culture du tabac implantée depuis de nombreuses années en Vendée a permis et permet encore à de nombreuses petites exploitations agricoles de se maintenir et aux exploitants de vivre sur les surfaces de faible importance. Cette production s'étend actuellement sur 429 hectares et concerne 571 exploitations. Essentiellement familiale, la culture demande beaucoup de main-d'œuvre. Mais comme celle-ci devient de moins en moins nombreuse, le souci des organisations intéressées est de chercher à en mécaniser les phases, afin de diminuer le temps de travail et surtout la pénibilité.

C'est dans ce but que le groupement des producteurs de tabac de Vendée-Bretagne, aidé par son service technique, a mis au point, à l'issue de divers voyages d'études, différents appareils qui rendent actuellement de grands services, notamment pour la cueillette des feuilles. Il s'agit d'un travail qui s'effectue en ce qui concerne notamment les feuilles basses et moyennes, toujours courbées, nettant ainsi les reins des agriculteurs et des agricultrices à dure éprouve. De plus, lorsque les feuilles sont ramassées, il faut ensuite les transporter au bout du champ et les charger sur un plateau. Nous avons pu voir ces deux passages deux appareils qui remédient à ces graves inconvénients.



### Un mini-enjambeur pour trois personnes

Camille Vrignon, à la Métairie de St-Hilaire-de-Talmont, utilise depuis l'année dernière un mini-enjambeur. Il se présente sous forme d'une carcasse en tube métallique, munie de roues dans laquelle prennent place les ramasseurs assis. On peut ainsi cueillir trois rangs à la fois et l'appareil se déplace lentement à une vitesse variable suivant les besoins entre 80 et 300 mètres à l'heure. Ce mini-enjambeur est propulsé par un moteur de motoculteur de CV, muni des démultiplications nécessaires. Les opérateurs lorsqu'ils ont fait un paquet d'environ 100 feuilles le mettent sur la plateforme supérieure de l'appareil, lorsque l'on arrive au bout du champ, les feuilles y sont également. Donc, ici, pas de fatigue, la cueillette s'effectuant à la main, mais les opérateurs sont assis.

Cet appareil, qui s'inspire d'un modèle en service dans le Sud-est, a été mis au point par le S.M.A. de St-Hilaire-de-Talmont, et son prix de revient se situerait aux environs de 6 à 7 000 F, moteurs non compris.

### Un kart ramasseur pour une personne seule

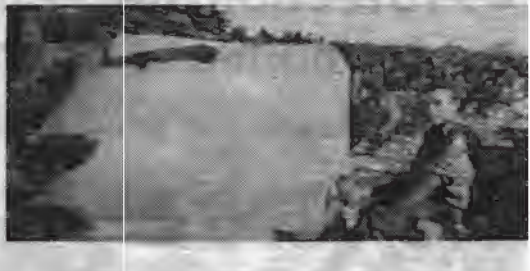
La solution adoptée par M. Henri Gautreau, à La Coutardière, de St-Hilaire-de-Talmont, est tout à fait différente. Il s'agit d'un kart ramasseur (précise M. Biteau, commerçant à Talmont) qui est à l'origine de la conception et de la mise au point de l'engin.

C'est un appareil individuel, réalisé par les établissements Robin des Épesses, qui se glisse entre les rangs de pieds de tabac. Il s'agit ici également d'un moteur de motoculteur de 5 CV Carène

ge. L'engin avance à une vitesse réglable entre 80 et 200 m à l'heure, suivant les besoins et il est muni d'une marche avant, mais aussi d'une marche arrière.

L'agriculteur opère seul ce qui, dans le cas de M. Gautreau, est indispensable car il est maintenant à peu près seul avec son épouse sur une petite exploitation agricole d'une dizaine d'hectares. Le prix de revient de ce « kart ramasseur » est de l'ordre de 7 000 F moteur compris.

O. PIZON.



Article Ouest France 1977  
L'illustration est celle d'un kart ramasseur utilisé par un Talmontais Henri Gautreau

**LE SÉCHAGE :** Arrivées à la ferme, les feuilles devaient être séchées. Il fallait d'abord les enfileur sur une guirlande. Dans les premières années, les feuilles étaient enfilées à la main par toute la famille sur du fil de fer. Puis sont arrivées les enfileuses à main et enfin électriques. Les guirlandes étaient suspendues dans des hangars, des granges, des bergeries puis plus tard dans des séchoirs spécialisés bien aérés ou dans des serres.



Manoque et Guirlande

**DÉPENTE** : Aussitôt la dessiccation terminée, on devait procéder à la dépente. Les guirlandes de feuilles sèches étaient mises en touffes verticales par catégorie dans un endroit sans humidité.

**TRIAGE** : De fin octobre à janvier avait lieu le triage. Les feuilles de chaque catégorie (basses, médianes, hautes) étaient triées selon la qualité, la couleur, la longueur... en séparant celles avariées ou détériorées.

**MANOCAGE** : Simultanément avec le triage, les feuilles étaient mises en manocues de 25 dont une qui servait de lien. Ce travail très long n'était pas très pénible ; il occupait les journées et même les soirées d'hiver pour toute la famille.

**MISE EN BALLES** : Une semaine avant la livraison, les planteurs procédaient à la mise en balles de 200 manocues à l'aide d'un moule en bois. Chaque balle parallélépipédique était composée de feuilles de même catégorie.



*Moule en bois pour les balles de tabac*



*De 1970 à 1980, les derniers tabaculteurs cultivaient le tabac comme culture principale (1 ha 60 ares pour Camille, son épouse et leurs enfants).*

*Camille et Marcelle Vignon*

**LIVRAISON** : Les balles étaient livrées de fin janvier à mi-février en gare de La Mothe-Achard ou des Clouzeaux ou de Luçon. Le tabac, payé à la qualité, passait devant un jury composé d'un acheteur, de contrôleurs et d'experts planteurs élus par leurs collègues.

Cette culture demandait beaucoup de main-d'œuvre tout au long de l'année. De nombreux petits agriculteurs ont pu survivre dans les années d'après-guerre grâce à la culture du tabac qui ne demandait pas de grandes surfaces. Mais on ne comptait ni les heures ni le travail des enfants qui était une aide précieuse.



*Séchoir à tabac des Hautes-Mers*



*Séchoirs à tabac à la Métairie*

La main-d'œuvre se raréfiant, la culture tabacole est abandonnée dans les années 80. La fin du monopole du SEITA n'est peut-être pas non plus étrangère à la fin de cette culture en Vendée.

La présence d'anciens séchoirs à tabac sur notre commune nous rappelle cette culture aujourd'hui disparue.

*André BOCQUIER (fils de tabaculteurs)*

## > 14-18 : l'art des tranchées

Dans les tranchées, le temps s'étirait. Les Poilus se sont ainsi pris à réutiliser douilles, éclats d'obus, balles, lames, fusées, cartouches. Sous leurs mains, ces objets qui ont donné la mort reprennent vie, amenant avec eux leur lot d'espoir.

Entre les bombardements, les combattants se précipitent dans les trous d'obus pour récupérer les matériaux. L'aluminium, par exemple, est fondu de façon artisanale dans une cuillère ou une calotte d'acier, sur feu de bois.



### QUE FABRIQUAIENT-ILS ?

#### DES OBJETS UTILITAIRES

Ces objets sont en partie nés de la pénurie liée à la guerre : briquets, porte-crayon, coupe-papier, cure-pipes...



*Coupe papier*

#### OBJETS DESTINÉS À L'ARRIÈRE

Pour montrer leur attachement à leur famille, leur fiancée ou leurs amis, beaucoup de soldats envoyaient des bijoux mais aussi « des bibelots de tranchées » comme les coquetiers, jouets...

#### OBJETS INDUSTRIELS

Devant l'engouement pour « cet art des tranchées », les industriels fabriquèrent des objets souvenirs.

#### LA SYMBOLIQUE

Les objets réalisés et ciselés par les combattants sont des représentations du patriotisme, du besoin de protection, de la foi, du désir féminin : prénoms féminins, trèfle, chiffre 13, crucifix, angelots...

#### « J'Y ÉTAIS »

Beaucoup ont signé leurs objets d'une date ou d'un lieu de bataille.

*Remerciements à toutes les personnes ayant prêté des objets lors de l'exposition sur les Talmondaï dans la Grande Guerre en novembre 2010.*



*Briquet dont le capuchon est fermé avec une pièce Napoléon III de 1862.*



*Angelot, porteur d'un espoir d'une renaissance après la mort sur un vase.*

Bernard Deslandes

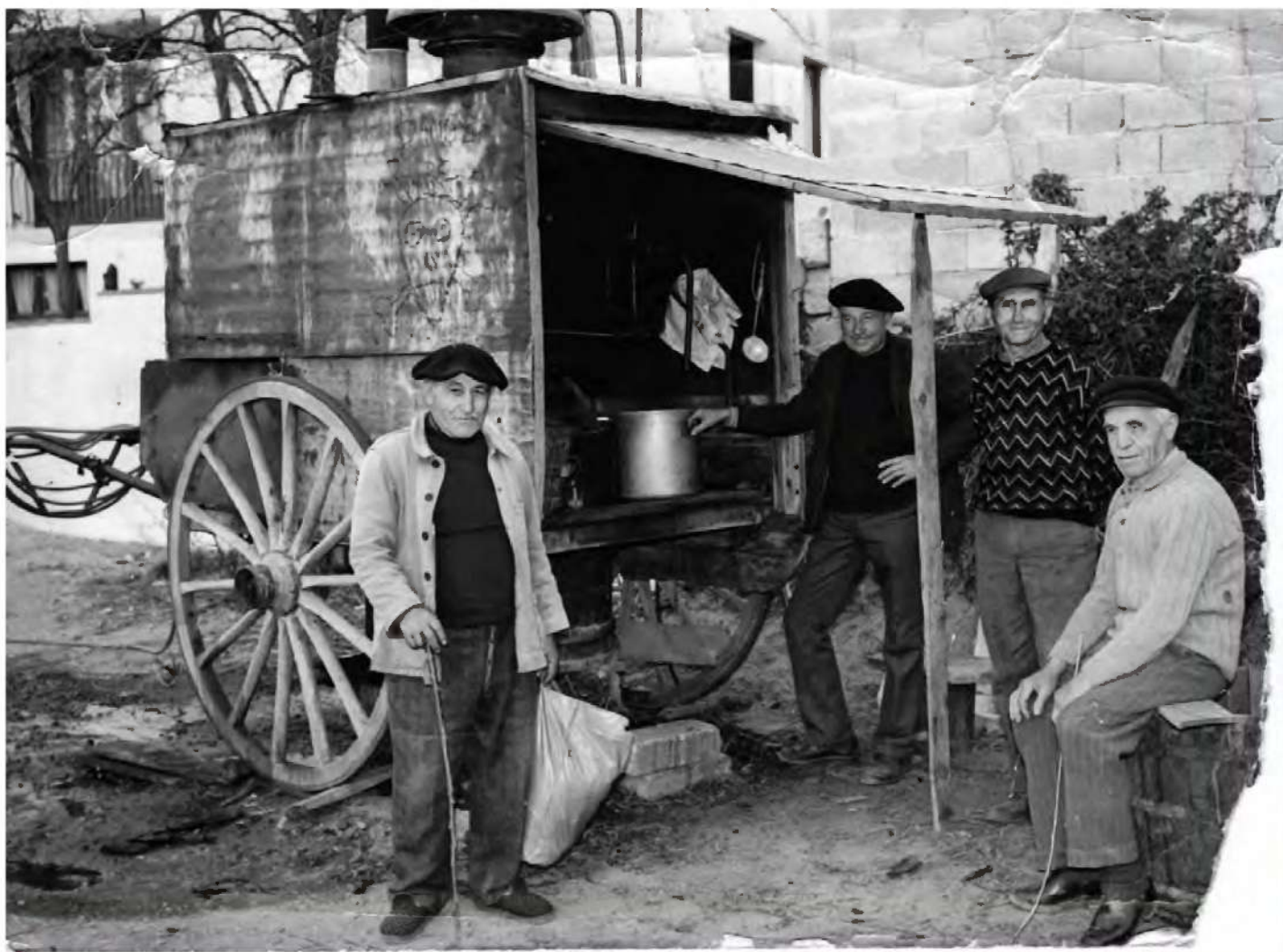
## > La distillation, une histoire de goutte

L'alambic... Tout le monde connaît... ou, du moins, tout le monde en a entendu parler un jour ou l'autre. Mais, si quelqu'un disait aujourd'hui: "Je m'en vais faire brûler pour avoir un peu de goutte", il n'est pas certain qu'il serait bien compris par tout le monde.

### HISTORIQUE

Il est vrai que le mot "goutte" est un bel exemple d'homonymie. On lui trouve une place dans le dictionnaire français pour la définition de l'eau-de-vie : ne dit-on pas familièrement "boire la goutte" ? Eh bien, pour boire la goutte, il faut faire **brûler**, c'est-à-dire distiller au moyen d'un alambic. Le mot latin "distillare" signifie tomber goutte à goutte.

La distillation n'est pas une invention française : le procédé nous a été transmis par les Arabes il y a bien longtemps. Mais en France, on a su largement en profiter et on en profite encore, même si cette pratique est en forte diminution, du moins pour celle que nous connaissons sous la forme artisanale du distillateur ambulante. La cause principale de cette diminution est la suppression en 1960 du privilège accordé aux bouilleurs de cru par la loi du 28 février 1923 (en fait, ce privilège aurait été institué par Napoléon en 1806). Elle s'explique également par l'arrachage d'une grande partie des vignes dans notre région ; deux mesures destinées à la lutte contre l'alcoolisme. Pas sûr qu'elles aient atteint l'objectif !



*Autour de l'alambic à la Pironnière au Château d'Olonne.*

*Coll. Association des habitants du quartier de la Pironnière-le Château d'Olonne. "La Pironnière en toute liberté" [www.lapironniere.blogspot.com/](http://www.lapironniere.blogspot.com/)*

Suivant le Code des impôts, sont considérés comme bouilleurs de cru, les propriétaires, fermiers, métayers ou vigneron qui font distiller des vins, cidres, poirés, marcs, lies, cerises, prunes et autres prunelles provenant exclusivement de leur récolte. Avant 1960, ils bénéficiaient d'une exonération de taxe ou allocation en franchise sur 10 litres d'alcool pur de leur production, soit mille degrés. Au passage, il convient de corriger l'erreur faite par confusion entre le bouilleur de cru et le distillateur. Le distillateur ambulante, tel que nous le voyons encore installé dans un lieu public imposé par le service des Douanes, utilise l'alambic pour obtenir l'alcool ou l'eau de vie. Il exerce donc une profession.

Cette machine, plus ou moins perfectionnée, a toujours eu beaucoup de succès et a vu défiler de nombreux clients, spectateurs et autres dégustateurs... Si les alambics pouvaient parler, ils auraient certainement bien des histoires à raconter, plus ou moins imprégnées des effluves qu'ils exhalent.



Photo : B. Deslandes

*Alambic ambulante de Poiroux – 2010*

## LA DISTILLATION À TALMONT ET À SAINT-HILAIRE DE TALMONT

Localement, la distillation ambulante existait déjà au début du siècle dernier. On retrouve dans les registres de délibérations des conseils municipaux les désignations précises des emplacements publics réservés aux alambics.

Bouilleurs de cru

M<sup>r</sup> le Président expose au conseil m<sup>al</sup> la loi du 22 avril 1905 ayant trait aux bouilleurs de cru. Il invite le conseil à désigner dans la commune de S<sup>t</sup> Hilaire de Talmont des emplacements déterminés où les récoltants auront le droit de distiller leur vin, marcs, etc...

Le conseil m<sup>al</sup> désigne à ce sujet trois emplacements :

- 1<sup>o</sup> un au village du Hasard, au près de l'arrêt facultatif
- 2<sup>o</sup> un deuxième au village de la Guittière, à l'emplacement de la g<sup>r</sup> voie
- 3<sup>o</sup> un troisième au village du Query-Pigeon, au près du puits commun

La commune de S<sup>t</sup> Hilaire de Talmont est très étendue, un seul emplacement ne pourrait suffire ; le conseil prie l'administration compétente de vouloir bien prendre en considération la présente demande.

119

Par délibération du 12 novembre 1905, le Conseil municipal de Saint-Hilaire de Talmont avait demandé à l'Administration compétente de bien vouloir prendre en considération la demande d'emplacements pour distiller vins, marcs, etc. dans les villages du Hasard, de la Guittière et du Query-Pigeon.

Le 11 février 1906, une délibération du Conseil municipal de Saint-Hilaire de Talmont parle de deux autres emplacements : "aux Hautes-Mers, au puits et au Moulin des Landes, terrain à Magois en face de la route qui conduit à Poiroux".

Le 4 février 1923, le Conseil municipal de Saint-Hilaire de Talmont a approuvé à l'unanimité la création d'un atelier public de distillation dans la carrière de la Sainte-Famille au bourg de Saint-Hilaire. À partir de 1949, un autre atelier a été créé au Moulin des Landes.



*Cette photo, même si elle est prise dans les Vosges, témoigne de l'ambiance qui régnait à la saison*

*Éditions Joël Couchouron, les Vosges.*

Sur la commune de Talmont, les alambics ont été autorisés à stationner au lieu-dit "La Myre"; cette décision a été prise par le Conseil municipal du 22 avril 1949. Parmi mes souvenirs d'enfance, je revois encore les personnages célèbres qui fréquentaient régulièrement l'atelier de distillation de "La Myre". Nous avons souvent, mon frère et moi-même, une mission importante à remplir : porter le panier à notre distillateur de père pour son repas du midi. Cet endroit, situé au carrefour des routes de Jard et de la Guittière, était très attractif ; on y voyait encore passer les autorails... et beaucoup moins de voitures qu'actuellement.

On peut considérer que ces emplacements répondaient aux besoins des bouilleurs de cru du secteur. Ils étaient répartis de façon à limiter les déplacements et à proximité d'un point d'eau, élément indispensable pour le fonctionnement de l'alambic, mais ils devaient surtout être conformes à une réglementation très stricte pour éviter les fraudes.

Deux distillateurs ambulants ont exercé cette profession sur notre commune : Abel HUGUET, domicilié à la Guittière, et Léon GAUTREAU, domicilié route des Sables à Talmont. Ce dernier avait fait construire son propre alambic vers 1950 par la maison Coyac à Nantes. Sa conception permettait une distillation plus rapide.

**ALAMBICS**  
**COYAC**

NANTES 14, Rue Beauséjour, 14  
& Boulevard Victor-Hugo

TÉLÉPHONE 8-17 R. C. Nantes 4291

APPAREIL  
à BAIN-MARIE  
sans Repasse

LE MOINS CHER par la qualité des matières premières employées à sa construction.  
LE PLUS APPRÉCIÉ par la finesse de ses Haut-de-Vie.  
LE PLUS RENOMMÉ par son Endossement.

La Maison se tient à la disposition des Clients qui voudraient se rendre compte du travail des Appareils avant l'achat.

PRIX SUR DEMANDE  
N'achetez pas sans nous avoir consultés



*Alain Prouteau, un des derniers distillateurs de Grosbreuil - 2010*

*Photo : B. Deslandes*

Doit-on regretter cette disparition ? Oui sans doute, dans la mesure où la distillation représentait une activité importante dans nos campagnes, et la fameuse goutte, si recherchée par nos parents et grands-parents, avait bien son utilité, ne serait-ce que pour désinfecter des plaies, améliorer une pâtisserie, etc. Mais avait-elle bien toutes les vertus qu'on voulait lui accorder ? Que penser de ceux qui prétendaient bien commencer la journée en associant à leur petit déjeuner un bon verre de goutte, oui qui, pour le moindre rhume, ingurgitaient un grog carabiné ? ! À plus forte raison de celui qui avait remplacé le beurre par de la goutte pour manger des pommes de terre. Les termes "eaux de vie", "esprits", etc. pour parler de l'alcool sont pour le moins curieux. Nous les devons aux alchimistes du XIII<sup>e</sup> siècle qui prétendaient y voir l'élixir de vie éternelle. Les Arabes, eux, ne s'étaient probablement pas trompés en l'appelant "al-kuhl", c'est-à-dire la chose subtile.

*Jacques GAUTREAU*

## > Le métier de forgeron

*Les forgerons pratiquaient souvent dans les villages et gros hameaux, alors que la plupart des autres métiers, comme les tisserands ou les meuniers, étaient plutôt à l'extérieur des villages.*

Depuis la fin de la guerre 39/45, de nombreux artisans forgerons se sont installés sur nos communes de Saint-Hilaire de Talmont, très étendue, avec beaucoup de hameaux propices à ces installations, et de Talmont ; ainsi :

### SAINT-HILAIRE DE TALMONT

Le Moulin des Landes : Famille DURANDET  
Le Poteau : Famille CHADEAU  
La Guittière : Famille HERBRETEAU  
Le Hasard : Famille VRIGNON  
Les Hautes Mers : Famille FORGE  
Les Arpents : Famille ARNAUD  
Bourg : Famille RENELEAU  
Bourg : Famille MORNET

### TALMONT

Bourg : Familles VIAUD puis BOUANCHAUD  
Bourg : Famille HERBERT  
Bourg : Famille FAURE  
Bourg : Famille LAVILLEDIEU  
Bourg : Familles FLEURISSON puis RAINEAU

Le métier de forgeron se décline en différentes spécialités : maréchal-ferrant, serrurier, faiseur de cercles, faiseur de charrues, maréchal, chaudronnier. Il est difficile de dire, s'il n'est que serrurier ou forgeron avec une spécialité reconnue de serrurier. Le fer, matière première des forgerons, est assez courant dans toute l'Europe et même en France. Mais sa qualité est très variable (du fait du pourcentage de fer dans le minerai). S'il existe au moins un forgeron quasiment dans chaque commune, il existe peu de sites d'extraction du minerai.

Depuis toujours, le métier de forgeron exerce un attrait important sur les autres habitants du village, à cela plusieurs raisons :

Tous les paysans, mais aussi la plupart des autres métiers, ont un besoin indispensable du forgeron pour leurs outils. La réparation d'un araire ou d'une roue de charrette nécessite rapidement tout l'appareillage du forgeron.



Coll. G. Herbert

*Forge Lavilledieu, maison au bord du chenal, au pont, rue du Centre.*

Memoire de Brochar au bois yaubin 17 etou 1869

23

Nov	17	mi un deu a son taille		1 25
septembre	15	ferré un rouet pourni et tires ecemie de tout plume trois layons plume alonger une bande le tout plume deux li		18
		plume coupé deu li et replasé		2
		plume fournie une boîte qui pese 31 livre		1
avr	18	fait un morceau de fer pour un mante	De panche	6 20
Decembre	27	fait une maille de cramailiere	40 75	75
		plume fait une tresuette	32 40	25
Avr 1870	17	forge un sol	18 55	2
juillet	14	ferré une eglise de charette plume fait une chevill le tout		1
Nov	5	fait une grande maille de cheneau		6
		avoir recu de brochar la somme de 32 f 40		1 80
				40 75

Extrait du livre de comptes Forge Durandet 1869.

Coll. G. Durandet



Gilles Herbert, bourg de Talmont.

Coll. G. Herbert



Ariste Forge des Hautes-Mers.

Coll. B. Deslandes

Certainement aussi, le fait qu'étant situé dans le village, il est connu de tous. On peut supposer que, l'hiver, l'atelier du forgeron réunit souvent les villageois. C'est l'un des rares lieux correctement chauffés. En cela, il devient une source d'informations pour les paysans qui n'habitent pas dans le village et viennent faire réparer leurs outils ou ferrer un cheval.

C'est un métier "noble", peu accessible à la majorité des villageois, car l'investissement est lourd pour fabriquer la forge et acheter l'ensemble des outils. Ce métier est très complet, et heureusement qu'il reste encore des gens qui font ce travail.

Joseph MATHÉ

## > Château : 115 ans sous la loupe des archéologues



Le château de Talmont-Saint-Hilaire, vieux de presque 1000 ans, a fait l'objet de nombreuses recherches et campagnes de fouilles suscitées par des curieux désireux de percer le mystère de ces anciennes ruines.

Tout commença fin XIX<sup>e</sup> siècle. D'abord, en 1873, le premier historien d'art à s'intéresser au château, Léon Ballereau, écrit un article dans l'annuaire de la Société d'émulation de Vendée, "Notice sur le clocher de l'église primitive de Saint Pierre de Talmont". Il y souligne notamment l'existence d'un clocher encastré dans la grosse tour du château.

C'est en 1894 que les premières fouilles sont effectuées sur l'initiative de l'architecte au gouvernement et du département de Vendée, officier d'académie, Georges Loquet. Il pratique des fouilles sur l'îlot défensif sud dont nous ne connaissons ni l'ampleur ni l'emplacement exact. Il signale qu'il a découvert des squelettes qu'il attribue "à des soldats inhumés sur place". Il fait un bilan de fouilles dans son livre *L'abbaye Sainte-Croix de Talmond* de 1895. Il laisse deux plans : l'un du château et l'autre du centre-ville au XVI<sup>e</sup> siècle.

*Les compagnons de C. Souchet dans le conduit cylindrique de la cheminée romane avec pilastres et chapiteaux décorés.*

*Coll. C. Souchet*



Les premières véritables fouilles ont été entreprises par le Talmondais Claude Souchet de 1963 à 1964. Chaque week-end, aidé par un groupe de jeunes, il dégage le comblement accumulé dans le grand logis seigneurial, dans la partie nord de la cour du donjon. Les déblais sont évacués par des wagonnets des Ponts-et-Chaussées des Sables d'Olonne, montés sur des rails. Ils sont ensuite jetés hors de l'enceinte, dans les anciennes douves à l'arrière. Des scouts viennent renforcer l'équipe à Pâques 1964.



*Claude Souchet et ses amis, à l'œuvre à l'extrémité ouest de la aula devant la tour carrée de l'escalier.*

*Coll. C. Souchet*

Le rapport de fouilles établi par le géographe Jean Renard et les cahiers des jeunes chercheurs renseignent sur la partie étudiée. Elle correspond à un vaste quadrilatère de 38 m de long sur 12,50 m, cerné de murailles sauf sur une partie de la face sud. Ces fouilles ont mis en évidence un mur qui partageait cette salle connue en deux parties. Dans la pièce du fond, une belle cheminée à conduit cylindrique fut dégagée. Le 3<sup>e</sup> niveau du donjon fait aussi l'objet d'évacuation de déblais.

Durant les années 1968-1969, cette même équipe reprend les fouilles dans ce secteur, évacuant une nouvelle fois les déblais par des wagons montés sur des rails (cf. photo).

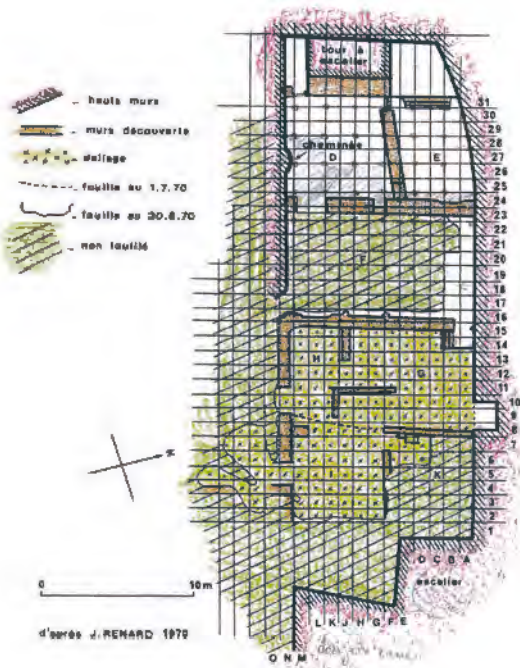
De 1969 à 1970, les fouilles se poursuivent avec des moyens plus importants puisqu'elles bénéficient des conseils de mademoiselle Lainé, directrice des Archives de la Vendée ; de Léon Chaigne, président de la Société d'émulation de Vendée ; ainsi que de l'aide de troupes de scouts. Placées sous la direction de Jean Renard avec l'accord de la Ville et l'autorisation de la Direction des antiquités historiques des Pays de la Loire, elles ont pour but de reprendre les travaux abandonnés en 1964.



Coll. C. Souchet

Cette nouvelle équipe achève le nettoyage des salles découvertes (de la cheminée et celle adjacente dite "salle des marches"). Toute la surface est carroyée au mètre carré. La zone de recherches est prolongée sur la moitié orientale du logis avec la découverte d'une vaste zone dallée et de plusieurs murs.

Parmi les objets découverts, les plus belles pièces se composent d'ossements d'animaux ; de coquillages de toutes sortes ; d'objets en fer ; de pièces de monnaie dont 2 Blanc Guénar en Billon Charles VI (1638-1422) émise à Paris, une pièce Edouard Prince de Galles dit "le Prince Noir" (1355-1375)... ; de poteries dont un pot à anse en ruban et bec verseur ; d'ardoises ; d'un gros fragment de hache polie en silex qui pouvait se trouver dans le mur d'une construction détruite (la tradition populaire voulait que ces outils protègent de la foudre).



Claude Souchet, devenu officier de l'armée de terre, revient à Talmont-Saint-Hilaire et décide de reprendre les fouilles au château de 1978 à 1979, accompagné de ses camarades militaires. Il dirige deux nouvelles campagnes de déblaiement du 10 au 19 mai 1978 et du 16 au 22 janvier 1979. Elles sont effectuées par 110 militaires du 1<sup>er</sup> escadron du 4<sup>e</sup> régiment de Dragons basé à Orléans.



Coll. C. Souchet

C. Souchet (au premier plan) et ses compagnons militaires.

Défilé rue du château du 1<sup>er</sup> escadron du 4<sup>e</sup> régiment de Dragons.

Coll. C. Souchet

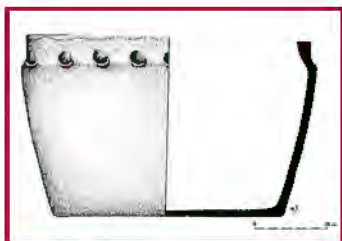
Les travaux portent sur la haute cour sous la surveillance de Roger Joussaume, préhistorien au CNRS. Les militaires entament aussi le décaissement d'une partie des remblais du rez-de-chaussée du donjon (salles 2 et 3). Ils découvrent ainsi le silo. Ils vident ensuite le souterrain et le puits.



*Dans la cour, un carroyage par carrés de 2 m de côté est installé sur le chantier (cf. photo). Différents murs, ainsi que quelques zones grossièrement dallées, sont dégagés.*

*Coll. C. Souchet*

Quelques tessons sont recueillis au niveau du dallage et dans les écoulements. Il s'agit essentiellement de poterie cannelée avec anse à enlèvement et gros bec verseur. Il est aussi trouvé une pendeloque plaquée d'une mince feuille d'or ainsi que des pièces des XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.



*Vase à provisions découvert dans le fond du silo.*

Parallèlement aux travaux conduits dans la cour, il est procédé au nettoyage d'une partie de la salle 2. Les restes d'un petit équidé ferré sont découverts au-dessus du silo. Ce silo était comblé de déblais et de nombreux tessons de poteries. Seul un grand vase qui gisait écrasé au fond a pu être reconstitué (cf. photo).

Les militaires, lors de leur 2<sup>e</sup> séjour en janvier 1979, effectuent plus de 5 000 heures de travail.



*Tasse quadrilobée à pied datée du XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle. Particulièrement bien conservée, elle est recouverte d'un vernis vert.*

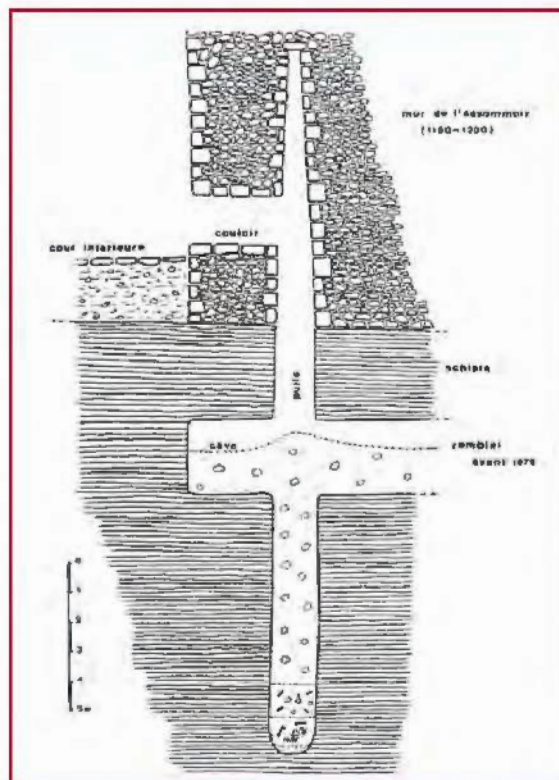
La salle 3 est déblayée. On y trouve quelques objets : une petite tasse quadrilobée ; un grand plat blanc rehaussé d'or et décoré d'un oiseau bleu à fière allure (cf. photo) ; un pichet haut cylindrique (cf. photo) ; une bouteille à anse ; un fragment de boulet en pierre, un autre en métal ; un disque d'ardoise perforé en son centre ; des fragments de récipients en bois ; des petites coupes en verre. À l'extérieur, sur le dallage, quelques vestiges osseux humains sont découverts.

*Ce grand plat daté de 1425-1460 provient des ateliers de Valence (Espagne). De type "Ave Maria" en faïence, il est décoré d'un oiseau, de motifs végétaux peints en bleu cobalt sur un fond blanc et de rehauts d'or. Fréquente dans le bassin méditerranéen, cette trouvaille demeure exceptionnelle sur la façade atlantique et témoigne des relations commerciales entre les bateaux Espagnols et les petits ports Vendéens.*



Creusé dans le schiste, le souterrain est en grande partie comblé. Il révèle, après un travail long et pénible, des tessons de poteries très récents, trois squelettes de chiens, neuf de moutons, une pipe en terre, une pièce de monnaie double tournoi de Louis XIII, preuve que le puits était encore en fonction en 1628, lors du démantèlement.

Le puits est déblayé à son tour du 10 au 15 juin 1979 par une équipe de cadres du 1<sup>er</sup> escadron du 4<sup>e</sup> régiment de Dragons qui revient et achève le déblaiement.



*Coupe longitudinale du puits par C. Souchet.*



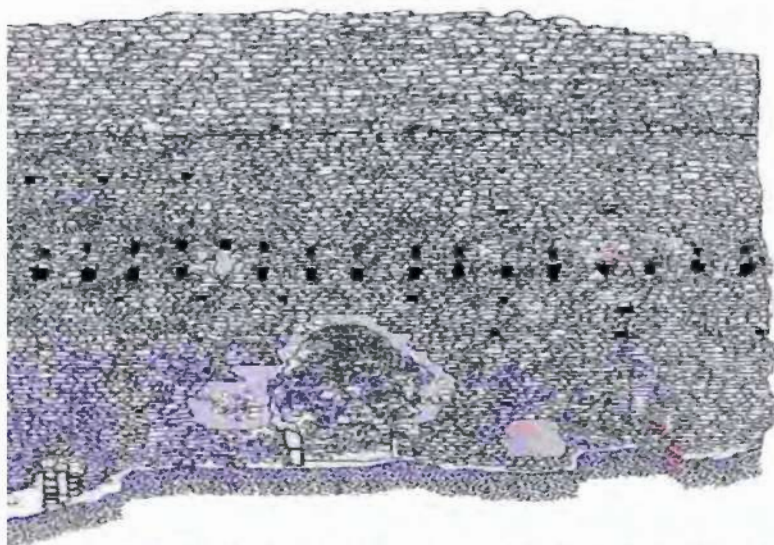
*Découvert avec la tasse quadrilobée et datant de la même époque, ce pichet haut cylindrique en terre cuite possède une anse rubanée et un bec verseur recouvert d'un fin vernis jaune et vert.*

Émile Bernard, archéologue départemental, pratique trois sondages en 1988 dans le clocher-porche avant l'installation du pavage. Il conclut à la destruction du niveau d'occupation primitif du clocher par des travaux datables du XV<sup>e</sup> siècle en précisant que l'entrée ouest de la tour est réduite et surélevée au cours de ces aménagements.

Du 8 au 21 juillet 1991, c'est au tour de Pascale Gadé de se frotter à la vieille forteresse. Elle réalise un sondage dans la partie occidentale du grand logis afin d'établir un relevé des niveaux découverts. Elle est accompagnée de Bernard Gadé, Michel, Yann et Gaëlle Rolland, Josselin Martineau, Luc Roy. Le secteur étudié est de 156 m<sup>2</sup> environ. L'équipe reprend le carroyage de Jean Renard. Le niveau d'occupation primitif de la salle de la cheminée est identifié. Deux silos ont été mis à jour.

Plus récemment, de 2003 à 2010, le château a fait l'objet d'opérations d'archéologie du bâti, menées chacune dans le cadre d'une fouille programmée annuelle, par Teddy Bethus, archéologue à l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques Préventives) sous contrôle du service régional d'archéologie des Pays de la Loire.

En 2003, l'étude du bâti s'est concentrée sur les vestiges restaurés de la courtine ouest du château, entre la tourelle d'angle sud et la tour nord. Des relevés pierre à pierre des parements extérieurs et intérieurs de la courtine ouest sont réalisés ainsi qu'un relevé topographique de l'enceinte du XI<sup>e</sup> siècle et du donjon. L'analyse du bâti a révélé trois principales phases de construction.

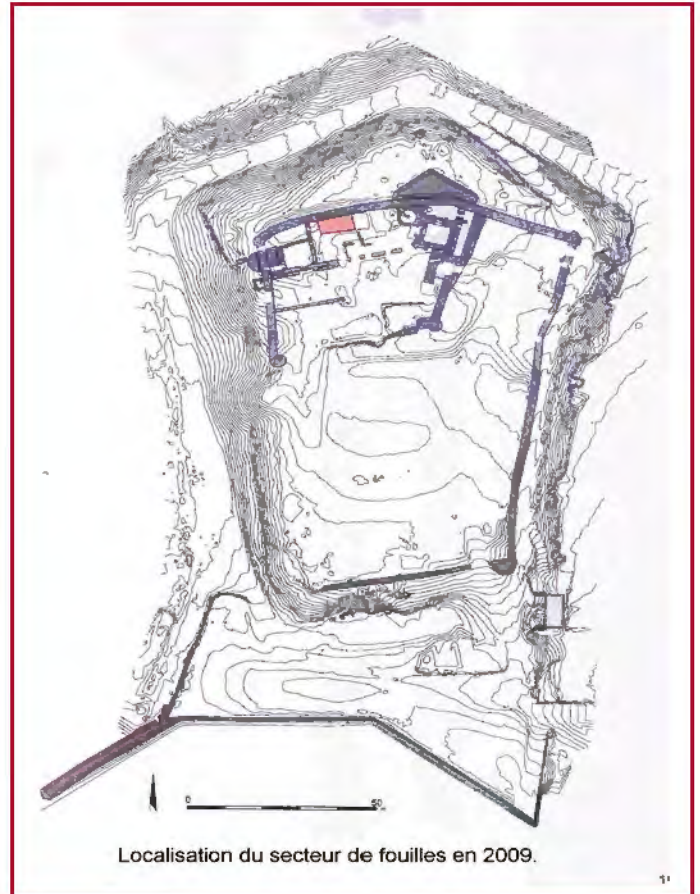


*Relevé pierre à pierre d'une partie de la courtine ouest réalisé en 2003 par T. Bethus.*

Durant l'année 2004, l'étude de bâti proposée se fonde sur l'analyse des maçonneries conservées en élévation de la tour maîtresse. Elle est complétée par une étude dendrochronologie des bois conservés.

En 2005, le programme d'études se concentre sur l'intérieur de la salle des poutres et l'enceinte. Un scanner laser terrestre numérise en 3D l'éperon du château.

En 2009, le programme de fouilles qui s'est déroulé du 14 au 25 septembre a été envisagé comme une préparation du projet archéologique. Un sondage de 15 m<sup>2</sup> a été réalisé à l'intérieur d'un ancien sondage de 1970. Les données obtenues permettent de caractériser l'occupation du château dans ce secteur, depuis ses plus anciennes phases d'occupation jusqu'à son abandon.



Teddy Bethus

Des fouilles se sont également déroulées du 6 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 2010, et se poursuivront en septembre 2011, toujours sous la direction de Teddy Bethus.



Afin de valoriser ces dernières campagnes de fouilles et de transmettre les résultats obtenus, de multiples animations au profit du public et des scolaires ont été organisées à la fin de l'année 2010 : visites guidées, conférences, Journées du patrimoine du 18 septembre 2010.



*Figurine vernie sur poterie, découverte lors des fouilles de 2009.*

Christelle Boulineau  
Service archives de la commune

## ► La fin de la laiterie

Le numéro 2 des Cahiers du Patrimoine talmondais retraçait l'historique de la coopérative de Saint-Hilaire de 1892 à 1945. Cet article est consacré aux dernières années d'exploitation et à la transformation du bâtiment.

La coopérative laitière de Saint-Michel en L'Herm était composée de 4 usines : Saint-Michel (maison mère), les Magnils Reigniers, Angles et Saint-Hilaire de Talmont. Après la Seconde Guerre mondiale, la succursale de Saint-Hilaire employait une douzaine de personnes dirigées par monsieur Billy.

Le ramassage de lait s'effectuait à l'aide de charrettes attelées et adaptées à la collecte de lourds bidons de 50 litres. À l'avant du véhicule, se trouvait la boîte à beurre. Le coût du beurre livré au sociétaire était déduit de la paye de lait à la fin de chaque mois. Après pasteurisation, le lait était embouteillé ou transformé en pâtes fraîches (petits suisses, fromage blanc), en pâtes molles (camembert, edam, mizotte de Vendée) et en halbrant. Ce beurre était réputé au niveau national pour son goût de noisette.



La porcherie, composée d'une centaine de porcs, a dû cesser de fonctionner en 1953 suite aux mauvaises conditions d'hygiène et de pollution.

*Fonctionnement et Construction d'une Porcherie. M. le Maire donne lecture au Conseil de deux lettres en date des 11 et 14 Avril courant de M. Bouillaud, Directeur des Services Vétérinaires de la Vendée, relatives à la Construction d'une nouvelle porcherie près de la Laiterie de Juhumont (succursale de St Michel en L'Herm) et au fonctionnement éventuel de l'ancien établissement en attendant la construction.*

*Considérant que l'ancienne porcherie ne présente aucune des conditions d'Hygiène les plus élémentaires, le conseil s'oppose par huit voix sur 10 votants, au fonctionnement provisoire de l'ancienne porcherie dans son état actuel. Il est en effet de notoriété publique, que cet établissement a pollué, en son temps, les eaux du Canal du pays, (traversant la ville de Juhumont), répandant dans un rayon de plus de 3 Km. ses exhalaisons malodorantes et malsaines, intolérables pour la population.*

*1949*

**Délibération du Conseil municipal de Talmont du 22 avril 1949 dans laquelle les élus s'opposent au fonctionnement de l'ancienne porcherie.**

**Lors de la séance du 20 mai 1949, ils refusent l'installation d'une nouvelle porcherie. Ce refus est accompagné d'une contestation de l'Association ostréicole du Perray.**



Coll. G. Daviaud



Coll. G. Traineau

La production laitière du sud du département était devenue plus faible, les terres permettant de développer des cultures de céréales. Beaucoup d'agriculteurs abandonnèrent la production animale, plus contraignante. Au début des années 1960, une union vit le jour entre les coopératives de Saint-Michel en l'Herm, Nieul sur l'Autize, Mareuil sur Lay, Sainte-Radégonde des Noyers et le Langon : l'Union Sud Vendéenne Agricole Laitière (USVAL). En conséquence, certains établissements secondaires, comme celui de Saint-Hilaire, ont dû cesser en 1960. Le lait des producteurs fut acheminé sur Saint-Michel en l'Herm.



*Derniers ouvriers de la laiterie  
avant sa fermeture.*

Coll. Archives municipales

*Pierre BEAUPEUX*

## NOUVELLES DESTINATIONS DE LA LAITERIE.

Après la fermeture, les bâtiments sont restés quelques années en l'état. Ceux-ci vont connaître d'autres destinations : usine de chaussures, logements et restaurant.

Bref historique :

Dans les années 50-60, deux usines de fabrication de chaussures sont implantées à Talmont.

### L'USINE "ART-MOD".

Elle a été lancée en 1956 par deux associés :

- M. MAQUIGNON Auguste, marchand de chaussures, rue du Centre à Talmont. Sa mère Antoinette MAQUIGNON avait créé le premier magasin de chaussures à Talmont en 1929.

- M. REMBAUD, marchand de chaussures aux Sables d'Olonne.

Les employés travaillaient dans de petits locaux de part et d'autre de la rue du Centre (proche du Café du Commerce). L'activité étant grandissante et les locaux vétustes, il est envisagé d'acquérir un terrain pour y construire une usine. La gare de Talmont étant fermée depuis fin décembre 1949, les terrains qui jouxtent le bâtiment sont libres. M. Maquignon commence les démarches pour l'implantation de l'entreprise, mais malheureusement, en 1960, il décède. Sa fille Marie-Annick (épouse CARPENTIER, marchande de chaussures, rue Nationale, jusque dans les années 2000) prend la relève. En octobre 1962, le terrain communal de l'ancienne gare est acheté. Les travaux de la nouvelle usine sont entrepris de suite. L'usine "Art-mod" comptera jusqu'à 45 employés. La fermeture aura lieu en mai 1967.

Par la suite, les bâtiments accueilleront la 1<sup>re</sup> usine de brioches "Aux délices de la côte de lumière" qui deviendra par la suite "HARRYS". L'activité "brioche" étant arrêtée, la commune décidera de créer des logements sur ce terrain situé rue des Marais, via "Vendée Habitat" ceux-ci seront livrés en septembre 2007.

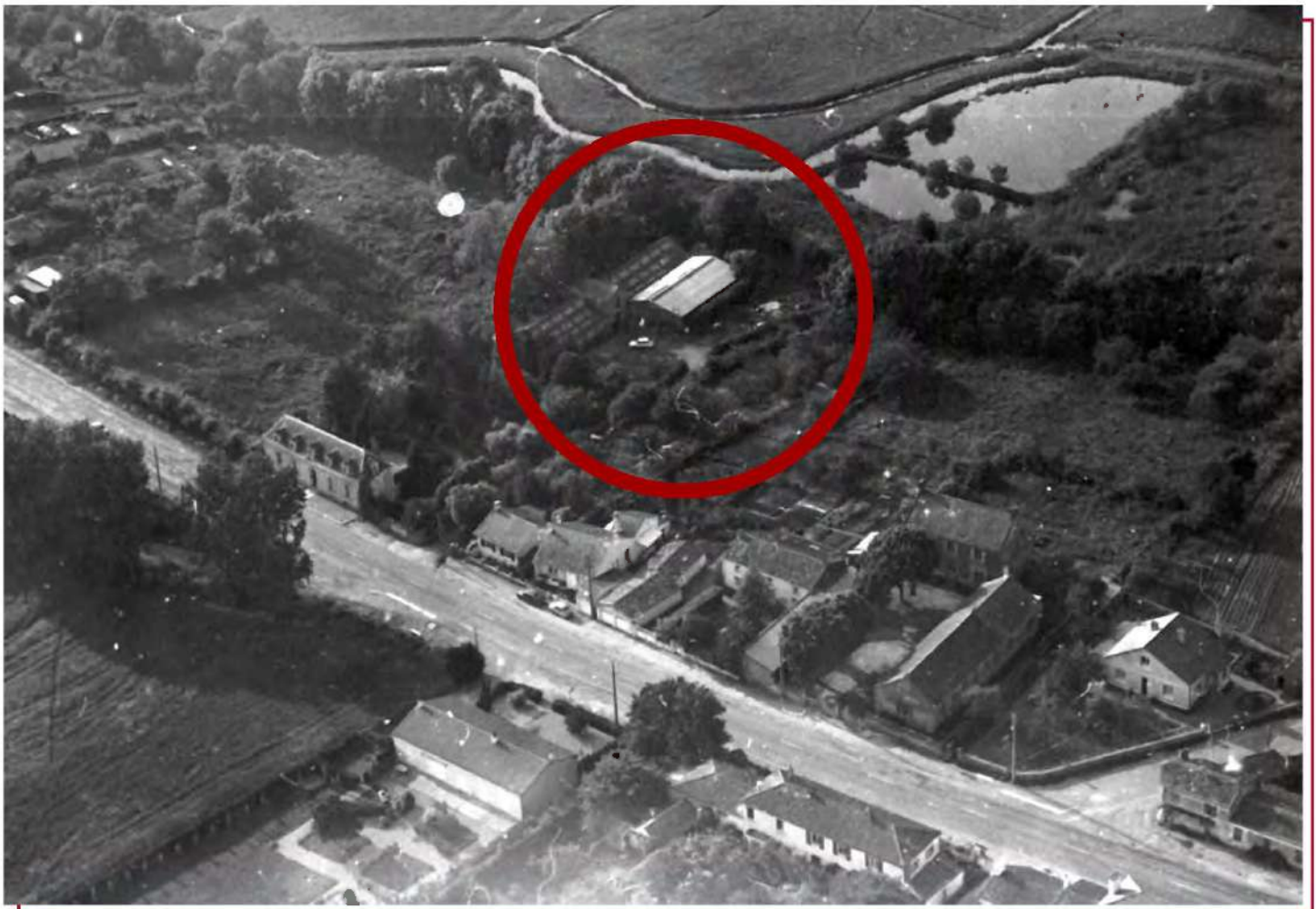
## L'USINE "ATLANTIQUE CRÉATIONS".

Elle a été lancée en 1961-62 par M. DAVIAUD Gabriel. Son entreprise était située au centre à Talmont près du bord du chenal dans un local toujours existant (bureaux du garage réparation-voitures). Près de 40 personnes y ont travaillé. Comme il fallait s'agrandir et se moderniser, après contact avec M. CAILLEMER, responsable de la laiterie de Saint-Michel en l'Herm et de M. BILLY, ancien responsable local de la Laiterie, M. Daviaud achète en 1965 les bâtiments de l'ancienne laiterie et de la porcherie. Des aménagements seront réalisés pour y accueillir à une période près de 100 employés (90 % de femmes).



Neuf commerciaux ont sillonné les routes de France pour faire rayonner sa marque. Une partie de sa production partira en Afrique pour la marque "BATA". Face à une concurrence de plus en plus forte, en 1969, il est décidé de réduire les effectifs et de rester seulement avec quelques employés pour continuer de produire des "Bottes style Louis XV" avec "fin»" talon. L'activité se terminera vers 1974. M. et Mme Daviaud vivront quelques années dans le logement de direction de l'ancienne laiterie.

*En 1966, la cheminée est cassée par Guy Doux et Pierre Dubois.*



Coll. G. Daviaud *La cheminée et les locaux de la laiterie qui étaient attenants aux bureaux ont été démolis pour y créer un parc - Usine de chaussures entourée en rouge.*



*Sur la façade est inscrit depuis 1911 "Société coopérative Laiterie de Saint-Michel en L'Herm".*

Coll. G. Traineau

Les bâtiments seront vendus à plusieurs reprises à des particuliers. Dans les années 1990, le bâtiment de la direction de la laiterie, situé sur le bord de la route de Luçon, deviendra le restaurant "le COTTAGE".

Les anciens locaux de l'usine, situés près du chenal, seront aménagés en logements pour particuliers...

*Gérard TRAINEAU*

## ► Victor Faivre, dit Chaton

Victor, Clément Hyppolite Faivre est né le 17 juin 1883 à Talmont. Il est le fils d'Hyppolite, Henri Victor Faivre (15 février 1853 Saint-Hilaire de Talmont) et de Marie, Mélanie, Clémentine Roy (9 avril 1862 Talmont).

Incorporé au 35<sup>e</sup> Régiment d'artillerie le 15 novembre 1904, il obtient le grade de maréchal des logis en 1906. Il se réengage. Il se marie le 28 juin 1910 avec une Bretonne, Marie-Françoise Leroux à Saint-Avé (Morbihan). Marie-Françoise est née le 12 août 1889 à Gornevez, à Séné (Morbihan). Leur premier enfant Hippolyte, Victor, Louis Joseph naît le 5 mai 1911 à Vannes (décédé le 7 janvier 1963 à Saint-Gilles Croix de Vie). En 1914, lorsque la guerre éclate, il est promu sous-lieutenant à titre temporaire et affecté au 116<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, puis lieutenant.



*Photo de famille : Victor Faivre (debout, en uniforme) avec sa mère Marie Roy (femme assise au centre), et son père Hyppolite Faivre (assis 1<sup>er</sup> à droite).*



4 septembre  
 un séjour très mauvaise journée  
 un de nos bons camarades, Pessel,  
 avec qui j'avais voyagé pour venir  
 ici est tué - Le nombre de blessés  
 est toujours sensiblement le même.

5 septembre  
 nos occupations toujours, la  
 même corvée. Je continue toujours  
 sous ma tente. Les pertes sont  
 toujours égales.

6 septembre  
 une journée de travail - Le 62<sup>e</sup> devant  
 nous remplace dans les tranchées.  
 Je reconnais avec le brave Forestier  
 tout le réseau téléphonique, et de  
 course, partis à 13<sup>h</sup> nous rentrons à  
 19<sup>h</sup> environ. Demain nous allons  
 retourner au Camp de Colmar.

Extrait du journal de route  
 de Victor Faivre, du 116<sup>e</sup>  
 Régiment d'infanterie,  
 septembre 1915.



Après la guerre, sa carrière militaire passe par différents régiments : 116<sup>e</sup> RI, 62<sup>e</sup> RI, 148<sup>e</sup>, 118<sup>e</sup> RI. En 1923, il gagne le 35<sup>e</sup> RI d'artillerie de Vannes. C'est dans cette ville que naît son second fils, Victor, Alfred, Aimé, Constant le 27 février 1924. Il est promu capitaine en 1925 et est chargé de la mobilisation et des effectifs. Classé chef de section du personnel au centre de mobilisation n°11 de Vannes (artillerie) le 1<sup>er</sup> février 1927, il est classé à l'état-major particulier de l'artillerie le 1<sup>er</sup> octobre 1928. Le couple Faivre accueille leur troisième fils, Gabriel, Jean-Louis, Victor le 24 juillet 1929 (décédé à Nantes le 24 avril 2006).

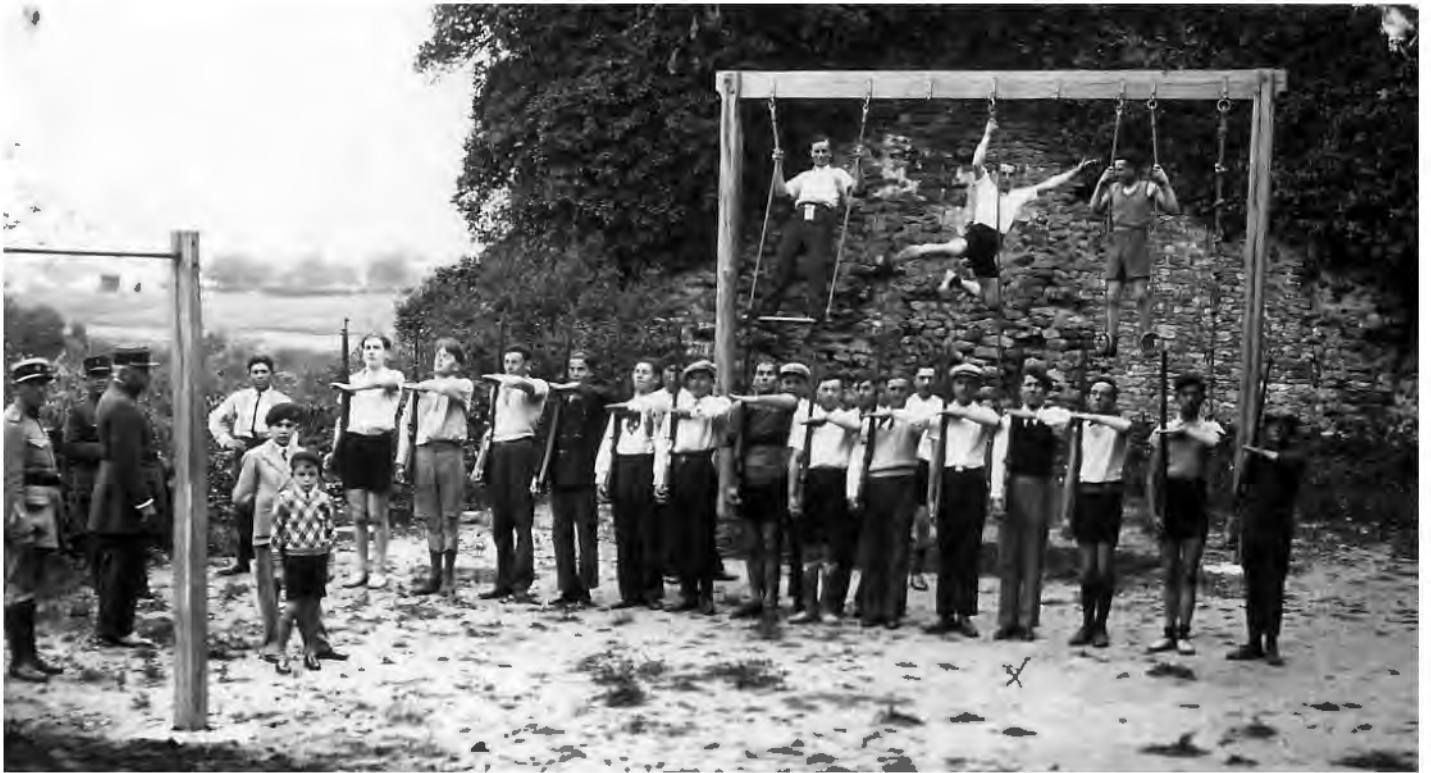
Victor Faivre prend sa retraite le 3 décembre 1933 après 29 ans et 18 jours passés dans l'armée. Il retourna vivre à Talmont, au 13 avenue de Luçon dans la maison achetée par ses parents (le 20 septembre 1894 à Jean Gautier des Clouzeaux pour un prix de 2 600 francs).



Victor Faivre, assis, avec dans ses bras Jocelyne Faivre, sa petite-fille. Sa femme Marie-Françoise à gauche, en robe noire, et Yolande Faivre, sa belle-fille.



*"Chaton" au centre (assis 2<sup>e</sup> rang) lors des préparations militaires qui se déroulaient au château en 1936. Ses fils Victor (assis 3<sup>e</sup> à gauche) et Gabriel (assis 4<sup>e</sup> à gauche) l'accompagnaient.*



Il est rappelé à l'activité le 24 août 1939 et prend le commandement du centre secondaire de Luçon. Puis il rejoint le dépôt d'artillerie de Vannes le 10 octobre 1940 et est affecté comme chef des effectifs du dépôt. Il est libéré de tout service actif et renvoyé dans ses foyers le 23 juin 1940. Victor Faivre meurt le 27 novembre 1956. Sa femme, Marie-Françoise décède à Saint-Gilles Croix de Vie, le 5 janvier 1988.

*À gauche, Victor Faivre, au milieu, Marie-Françoise, et à droite, Constant Caillet, ancien maire.*

*Service archives en collaboration avec Yannick Faivre, petit-fils de Victor Faivre.*

## > Les Mardis Gras de Talmont

### UN PEU D'HISTOIRE...

Tout au long de l'année, se succèdent des fêtes qui rythment la vie des chrétiens. L'origine du carnaval remonte au temps médiéval, temps de fêtes et de divertissements.

La fête du Mardi Gras a tous les ans une date différente, fixée par rapport à la date de Pâques et qui précède le mercredi des Cendres.



*Mardi Gras 1956, rue du Vigneau.*

Il faut savoir que, sous l'Empire romain, il existait déjà une grande fête de carnaval nommée "les Saturnales" à une toute autre période de l'année. Cette période de fête se déroulait entre le 17 et le 25 décembre, le peuple marquait par des réjouissances le solstice d'hiver, ces fêtes avaient pour but de redonner courage et espoir au peuple effrayé par les sols gelés, l'absence de vie et l'obscurité.

### LES MARDIS GRAS À TALMONT

Après la guerre 39-45, à Talmont, les commerçants, aidés par les habitants dans divers quartiers comme ceux des halles, de la gare, de l'aumônerie, du centre appelé "des Juifs", de la route des Sables appelé "de la Rosière", se réunissaient pour fêter les Mardis Gras. C'était un jour férié pour tout le monde, et il n'y avait pas d'école pour les enfants. Une foule immense se déplaçait pour le défilé.

Avant que les privations ne commencent avec le Carême, la veille, le mardi, on mangeait "gras". On finissait les aliments gras tels que les œufs et on confectionnait beignets et crêpes. Par opposition au Carême, le carnaval est une période de joie et de liberté où les règles de vie normale sont suspendues et où chacun fait un peu comme il lui plaît. Les enfants se déguisent, portent des masques et font la fête.

Le carnaval, cette fête non reconnue par l'Eglise connaît des dates variables de début mais une date de fin fixe correspondant à la tombée de la nuit de Mardi Gras.



*Mardi Gras 1949.*

Des veillées étaient organisées, véritables réunions nocturnes, où l'amitié et la convivialité étaient partagées au gré des discussions pour savoir ce que l'on allait mettre sur le char et les matériaux à utiliser, les diverses animations, les déguisements des personnes qui défilèrent... Chacun avait à coeur de rajouter sa touche personnelle pour avoir le plus beau char.

Le jour de Mardi Gras, le défilé constitué des chars, des groupes et de la fanfare "l'Union Talmondaise" partait en haut de la route des Sables pour ensuite passer en centre-ville et terminer au terrain de football qui se trouvait à l'époque à Gué Robert, route de Grosbreuil.

À l'arrivée avait lieu un grand match "les Zèbres" Talmondaise contre "les Tigres" des Sables d'Olonne. La soirée se terminait par un bal populaire sur un parquet (fivoli) posé sur place à Gué Robert. La tradition du carnaval pour le Mardi Gras se terminera en 1960. Elle reprit pour la Mi-Carême en 1979 sous l'impulsion du Centre culturel du Talmondaise avec la collaboration de la fanfare de l'Union Talmondaise et le groupe folklorique la Pastourelle Talmondaise.



*Christiane LAUNAY*



*Arrêt rue Nationale.*



*1951 - Char du quartier des Halles, réalisé sur un tricycle, défilant rue du Vigneau.*



*1950 - Quartier des Halles.*



1947 - Florimond Murail.



1957 - Avenue des Sables (au carrefour aux feux tricolores).



1957 - L'escargot défilant avenue des Sables.



1957- La guitare, quartier de la Gare.



1954 - Char du quartier de la Rosière.



1956 - Quartier de la Rosière.



1956 - L'éléphant,  
quartier des Halles.



1956 - Quartier de la Gare, wagon laissé à la gare de Talmont après sa fermeture en 1949.



1959 - Les Corsaires, la bande à Michaud.



1960 - Sous le pont, la bande à Michaud .



1960 - La bourine



Dernier Mardi Gras 1960 - "Le Franc", quartier des Halles.



*1960 - Roméo et Juliette, quartier de la Gare.*



*1960 - La fanfare de l'Union Talmondaise.*

## > Louis Chaigne

Du 27 octobre au 8 novembre 1990, s'est déroulée, dans les anciennes halles (salle Louis Chaigne), une exposition sur Louis Chaigne. Un journal de l'exposition écrit par Christophe Vital, Yves Viollier, Jean Briffaud et Jean-Pierre Remaud retraçait la vie de l'écrivain. Il vous est proposé des extraits. Les illustrations proviennent des collections personnelles des enfants de Louis Chaigne, Pierre Chaigne et Anne-Marie Malalan-Chaigne.

### ENFANCE ET JEUNESSE VENDÉENNES 1899-1923

Louis-Joseph-Félix Chaigne naît à Talmont le 8 décembre 1899. Ses parents habitent alors une maison située rue du Centre, son père Léon (1869- 1946), compagnon du devoir, y exerce le métier de charpentier après avoir exécuté son tour de France. En 1894, il avait épousé Marie-Josèphe Bitous (1870-1951). En 1896, Léon Chaigne s'associa avec son demi-frère Firmin Perroy pour créer une entreprise générale du bâtiment qui devait devenir très vite prospère. Parmi les nombreux chantiers (églises, châteaux, maisons, usines), la société **Chaigne-Perroy** se vit confier, en 1920 à Saint Vincent sur Jard, la construction de la maison de Georges Clemenceau.



Coll. P. Chaigne

*Louis, sur les genoux de sa mère, entouré de son père, de son frère et de sa sœur. 1903.*



Coll. A. M. Malalan-Chaigne

Le jeune Louis, au cours d'un voyage chez sa tante à la Roche sur Yon, est frappé par le destin en étant atteint par la poliomyélite. Malgré ce handicap, en 1906, il débute ses études primaires à l'école du Hasard de Saint hilaire de Talmont, tenue par les Frères des écoles Chrétiennes. Elles se poursuivent en 1910 au collège Saint-Louis de Gonzague à Nantes puis, de 1911 à 1914, au collège Saint-Joseph du Clion à Pornic.

Élève brillant, Louis Chaigne y découvre sa vocation littéraire tandis qu'il se lie d'amitié avec Paul Mayeux (fils de l'imprimeur éditeur sablais) et Louis Boussonière, futur prêtre. Il est intéressant de souligner cette double amitié chez l'adolescent qui partagera sa vie entre la foi et la littérature. Ses études sont interrompues lors de la déclaration de la guerre, le collège étant réquisitionné.

Coll. P. Chaigne



*Louis Chaigne âgé de 18 ans.*

Coll. A. M. Malalan-Chaigne

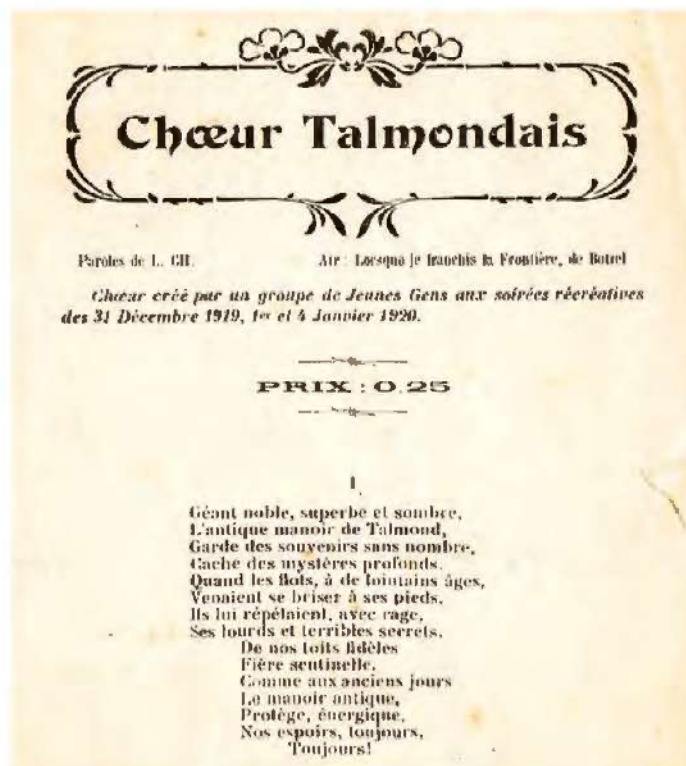


*Le jeune Louis dans le jardin de ses parents.*

En 1915, alors que son père aurait souhaité voir son fils "à l'architecture", le jeune Louis s'oriente alors vers le notariat et travaille à l'étude de Maître Branger à Talmont. Il se lie d'amitié avec Achille et Raoul Mestre et Jean Guesneau (maire de Talmont de 1945 à 1953). C'est également pendant la guerre que Louis Chaigne entretient une correspondance régulière avec Maurice Barrés. Il livre ses tout premiers articles à la presse vendéenne, locale et régionale. On retrouve son nom dans *L'Écho de l'Ouest* dès 1913, puis plus tard, au *Phare de la Loire* devenu la *Résistance de l'Ouest*, puis *Presse Océan*, ainsi qu'à *Ouest France*.

Tout juste après la guerre, âgé de 20 ans, Louis Chaigne se consacre déjà à la vie associative, il lance à Talmont le **cercle de jeunesse catholique** puis devient l'un des responsables départementaux de l'**Action Catholique de la Jeunesse Française**.

Entre 1921 et 1924, il rencontre Georges Clemenceau, venu rendre visite à ses parents. L'homme d'Etat, ayant remarqué le talent du jeune Vendéen, l'encourage à se rendre à Paris et entrevoit pour lui une carrière administrative culturelle. Tout comme Clémenceau, Achille Mestre, Talmondais par sa femme, professeur à la Faculté de Droit à Paris, a décelé la vocation littéraire du jeune Louis, et l'invite à venir à la capitale.



Coll. A. M. Malalan-Chaigne

## LE VENDÉEN À PARIS, DÉBUTS PROFESSIONNELS 1925-1927

Le jeudi 30 octobre 1924, le jeune Vendéen, accompagné par son père, gagne la capitale. Achille Mestre le présente à Gaëtan Bernoville, directeur de la revue *Les Lettres*. Il accepte de le prendre comme secrétaire de rédaction. Il l'aidera dans ses débuts littéraires en le présentant à de nombreuses personnalités tels le maréchal Foch, le général de Castelnau, Paul Claudel, Paul Bourget...

Louis Chaigne se fixe à Paris où il habite au 334 de la rue St Honoré. Il fait connaissance, grâce à Robert Vallery-Radot (journaliste, écrivain), de François Mauriac.



Coll. P. Chaigne

Dés 1925, il collabore aux *Nouvelles Littéraires*. Quelque temps plus tard, il déménage pour occuper une chambre rue Victor Considérant chez Monseigneur de la Valette-Monbrun où se trouve déjà un autre pensionnaire : Jacques Maupéou. Une grande et longue amitié va naître. À cette même époque, il rencontre un autre Vendéen : Jean Yole (il convient de noter un détail curieux ; l'un et l'autre sont fils de maître charpentier !).

*1924 - Vue panoramique sur Talmont avec Louis Chaigne en contemplation.*

Cette année-là, Louis Chaigne seconde Gaëtan de Bernoville dans l'organisation de la "Semaine des écrivains catholiques" et fonde avec Jacques de Maupéou une collection vendéenne "À la Belle Fontaine" dont un seul ouvrage (recueil de poèmes de Louis Chaigne) sera édité.

Voulant se rapprocher du quartier latin et de l'Institut catholique où il suit des cours, en 1926, il s'installe dans une pension de famille, 60 rue Madame. Il rencontre parmi les autres pensionnaires madame de Lattre, tante du futur maréchal et Consuelo, future épouse de Saint-Exupéry. Il fait également la connaissance d'André Maurois que le roman *Climats* vient de consacrer.

En 1927, soit huit ans après avoir lancé à Talmont le Cercle de jeunesse catholique, il fonde avec Gilles de Maupéou "La Veillée Vendéenne". Il y retrouve ses amis vendéens : les Mestre, Marc Benoist, Paul Mayeux, Jean Yole, Léon Pommeray, et de Lattre. Il rencontre Paul Claudel qui le fait entrer dans la "Coopérative de prières" qu'il a créée en 1913.

C'est aussi en 1927 que Louis Chaigne publie le tout premier ouvrage d'une longue liste (72 titres) : *Figures*, recueil de poèmes composés à Talmont depuis 1922.

*Louis Chaigne au début de sa  
carrière littéraire.*



BIB 5967 Archives départementales de la Vendée

## LA VIE DE L'ÉCRIVAIN VENDÉEN

Le 21 novembre 1928, il épouse à Paris Marie Pages, professeur de lettres, originaire du Rouergue (petite-nièce du poète François Fabié). Le jeune ménage habitera à Fontenay aux Roses, puis avenue de Paris à Clamart.

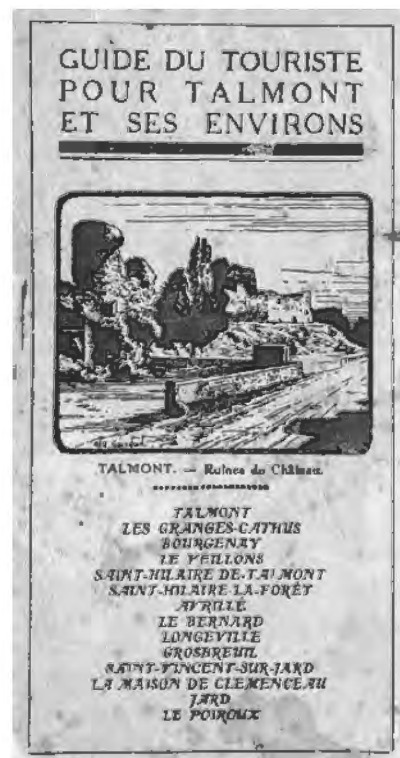
En 1929, il quitte la revue *Les Lettres* pour les éditions de Gigord afin de s'occuper des ouvrages "grand public". Il en deviendra directeur littéraire, fonction qu'il abandonnera en 1949. Le 25 novembre de la même année naît le premier enfant : Louis-Marie.

1930 marquera les débuts de l'œuvre du critique littéraire avec la constitution progressive d'une documentation considérable sur les écrivains et leurs œuvres. C'est aussi à partir de ces années-là que l'écrivain se tourne vers ses racines vendéennes.

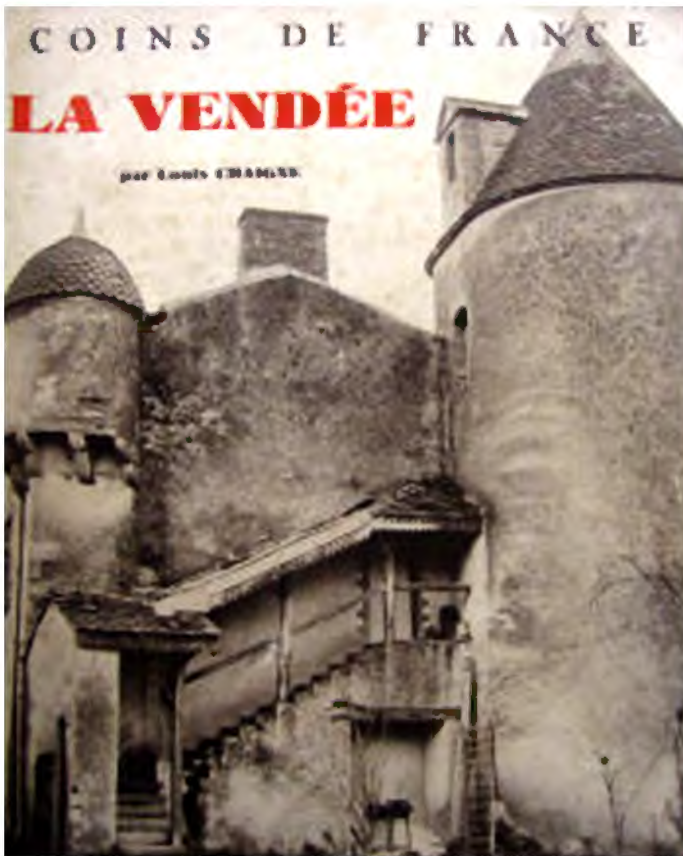
Il rédige un *Guide touristique pour Talmont et ses environs*. Ce petit fascicule est illustré par son ami Auguste Goichon. La même année, il livre son premier article dans *la revue du Bas-poitou* (*Une poétesse vendéenne : Cécile Sauvage*). Quelques années plus tard, il y publiera un de ses poèmes intitulé : "Souvenir de Vendée".

Souhaitant se rapprocher de Paris, Louis Chaigne loue un appartement plus vaste au 27 rue d'Assas. Le 25 juillet 1931 naît un second fils : Pierre.

*La couronne d'Ariane*, recueil de poèmes, paraît chez Lanore, en 1932, ainsi qu'un premier essai : *Le chemin de Paul Claudel*. Il devient collaborateur de la revue *Les Études* et publie le 1<sup>er</sup> tome des *Vies et œuvres d'écrivains aux éditions Bossuet*, études sur Claudel, Valéry, Gide, Proust, Maurois et Mauriac.



Coll. F. Caudal



En 1933 paraît son ouvrage *La Vendée*. C'est ce qui le fera connaître et apprécier de ses compatriotes vendéens. Ce livre sera constamment réédité jusqu'en 1981.

L'année suivante, il fait la connaissance du libraire-éditeur parisien Louis Bon, qui lui demande de participer à une série de quatre ouvrages de luxe consacrés à la Vendée et illustrés par Bouroux. Jean Yole écrira *Le Marais de Monts*, Louis Chaigne *La Vendée Maritime*. L'ouvrage paraîtra en 1936.

L'été 1934 constitue un moment important de sa vie. Pendant cette courte période, il parcourt une partie de l'Europe, où il retrouve des amis qu'il s'était faits quelques années auparavant à Paris. C'est aussi l'année de la publication de quelques-uns de ses poèmes avec un groupe d'amis réuni autour de Paul Flamant. *Rondes* sera le premier livre publié par les éditions du Seuil naissantes.

*La Vendée, 2<sup>e</sup> édition 1934.*

Dans les années suivantes, son ami et proche de toujours, Jean Yole, est élu sénateur. Ils se voient quasi quotidiennement à Paris. Il rencontre Juliette Adam, centenaire, comptant parmi les fondateurs de la III<sup>e</sup> république. Il change également d'appartement et rencontre Louis Mazetier (maître verrier reconnu) et sa femme. Il assistera à sa conversion subite. En effet, Louis Mazetier, professant jusqu'alors un athéisme affirmé, retrouva la foi le 29 mai 1932 au cours d'une messe à laquelle l'avait invité son ami Louis Chaigne, dont il avait fait la connaissance peu auparavant. Les années de guerre et d'occupation lui feront rencontrer dès 1939 Jean de Lattre. Pendant toute cette période, il voyage d'un bout à l'autre de la France. Il rejoint sa famille en Aveyron puis part avec elle en Vendée à Aizenay. Il habite à Paris jusqu'à la Libération.



*Réfugié en 1944, chez sa sœur Marie Hillériteau, à Aizenay, dans un bureau de fortune.*

*Coll. P. Chaigne*

L'après-guerre fait de lui un journaliste actif, aussi bien dans la presse, collaborations régulières au quotidien *La Résistance de l'Ouest*, que comme initiateur de revue. Le premier numéro de *J'ai lu* paraît en 1946. Cette période est également le début d'une relation suivie avec l'écrivain auvergnat Henri Pourrat.

En 1949, Louis Chaigne s'affirme de plus en plus dans la vie de l'intelligentsia parisienne. Il invite le général et madame de Lattre à un dîner de la Veillée Vendéenne ; il lance le "Salon Littéraire Lutétia". Suit une médaille décernée pour 20 ans consacrés au livre français. Il fonde également, cette année-là, le "Comité de la Vendée catholique à Paris".

En 1952, décès du maréchal de Lattre, il assiste aux obsèques nationales à Notre-Dame et aux Invalides sur l'invitation de sa veuve. Il publie à cette occasion un ouvrage sur le grand militaire, recueillant de nombreux témoignages dont ceux des généraux Weygand et Dromard.

En 1953, son appartenance confirmée au Tout-Paris le fait inviter par son amie Edmée de la Rochefoucauld à ses salons, lieux d'échanges et de rencontres exceptionnelles. Celle-ci le décorera de la Légion d'honneur.



Coll. A. M. Malalan-Chaigne

1954 est une année importante. À la suite de la succession de sa mère, la demeure familiale de Talmont est mise en vente. Louis Chaigne achète alors la maison dite "du jardin des maîtres" à Venansault. Pendant vingt ans, il y séjournera et y travaillera plusieurs mois de l'année.



*Réunion de la Revue du Bas Poitou, dans les années 60, à gauche le docteur Louis Merle qui assure la direction, et à droite, Louis Chaigne, rédacteur en chef.*

Il rejoint ainsi son ami Jacques de Maupéou, alors maire d'Auzay. Ce dernier, ayant été élu sénateur de la Vendée en 1948, doit interrompre la publication de la *Revue du Bas Poitou*. Louis Chaigne accepte en 1956, d'en prendre la direction, assisté par le docteur Louis Merle, historien des questions agraires, qui en devient rédacteur en chef et administrateur. Henri Caillemer et madame Alfred Le Roux sont nommés respectivement président et vice-présidente des "Amis du Bas Poitou". Louis Chaigne participe, régulièrement à la Revue depuis 1930. Cette dernière disparaîtra avec le numéro de novembre/décembre 1972, après 84 ans d'existence.

Dans les années qui suivent, il va perdre deux de ses amis les plus proches : l'écrivain Paul Claudel en 1955 et son ami intime Jean Yole en 1956.

Vient enfin la consécration littéraire nationale avec le prix des « Amis des Lettres ». En 1960, André Malraux, ministre d'État chargé de la Culture, nomme Louis Chaigne au grade de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. En 1961, Louis Chaigne obtient le Grand Prix de la prose de l'Académie française.

Il se remet alors à voyager. En Suisse, en Italie à Assise et à Rome où il séjournera un temps en 1962. Il est au Vatican lors des derniers instants de Jean XXIII. Il rédigera alors son portrait, puis une vie de Pie XII. Son engagement encore plus pressant dans la foi lui fait prendre l'initiative d'une "Union de prières" en 1963.

Il rencontrera Paul VI en 1965. Cette même année fera de lui un Officier de l'Ordre du Mérite National. Son activité se ralentira, sans cesser, les dernières années de sa vie. Avec son ami Jean Guilton, il prendra la direction de la revue *Ecclesia* chez Fayard. *Le Rouergue*, paraît en 1968, ouvrage édité pour le plaisir de son épouse originaire de cette région.



*Première audience particulière avec le pape Paul VI le 18 juin 1965, à Rome. De gauche à droite : Marie Hillérieteau (sœur), Clément Hillérieteau (beau-frère), le pape Paul VI, Louis Chaigne, Anne-Marie Chaigne (fille) et Marie Chaigne (épouse). Il rencontrera à nouveau le pape le 8 juin 1967.*

Son dernier engagement, il le prendra en 1969, dans le mouvement "Horizon d'Ouest" en faveur de la régionalisation et du développement culturel et économique des régions de l'Ouest. Ses amis académiciens lui proposent de présenter sa candidature à l'Académie française, ce qu'il ne fera pas eu égard à sa santé déclinante.

Il effectue un dernier séjour à Rome en 1970. Il est promu cette année-là Officier de la Légion d'Honneur. Un groupe d'amis lui offre à cette occasion son portrait par le Catalan Soler-Puig.

Louis Chaigne décédera, trois ans plus tard, le vendredi 6 juillet 1973, à 20 heures, à son domicile de Venansault.



Coll. P. Chaigne

*Louis Chaigne, dans sa bibliothèque.*

## L'HOMME DE LETTRE : LE CRITIQUE - LE PORTRAITISTE - LE POÈTE

"Non, je ne suis pas un homme de lettres", disait Louis Chaigne quelques mois avant sa mort. Cette révélation est étonnante dans la bouche d'un auteur de 72 ouvrages, collaborateur régulier d'une dizaine de journaux, et directeur littéraire d'édition !

L'essentiel de l'œuvre de Louis Chaigne ne réside pas dans l'édification d'une carrière littéraire au sens où certains l'entendent. Toute son activité débordante a été consacrée à une seule et même tâche : porter témoignage de la lumière. Qui le voudrait ne parviendrait pas à séparer Louis Chaigne écrivain de sa foi. En effet, les écrits de Louis Chaigne ne s'intéressent qu'au spirituel, ne recherchent que les lieux où souffle l'Esprit. Louis Chaigne est, sans aucun doute, l'une des figures marquantes de la pensée chrétienne dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

**Le critique** : trois titres à retenir plus particulièrement dans l'ensemble critique de Louis Chaigne : *La vie de Paul Claudel, le Pascal et le Bernanos*. Ces trois auteurs français suffisent à montrer les préoccupations du critique.

**Le portraitiste** : Louis Chaigne, biographe chrétien, montre une profonde sympathie à l'égard de ses modèles. Il en est particulièrement attachant. Il y a sa *Sainte Thérèse de Lisieux, le Portrait de Jean XXIII, l'Histoire de Marie* et à retenir aussi *Louis Grignion de Montfort*, puisque c'est le bienheureux vendéen. Il le donne pour modèle à notre monde agité.

**Le Vendéen, le poète** : Quant à son œuvre intime, poétique et vendéenne, on pourra y entrer par *Itinéraire d'une Espérance*, superbe de foi et de vérité. Ce livre de haute volée morale et spirituelle commence par une réflexion sur sa propre souffrance physique. On trouvera dans ce drame une explication à l'activité débordante de Louis Chaigne, qui a su faire une force de sa faiblesse.

Enfin, il serait bien qu'on remette à la disposition des Vendéens, et de ceux qui découvrent notre région, *La Vendée maritime*. On y apprend non seulement les paysages, mais aussi les hommes de la Vendée d'hier, les coutumes et traditions d'un proche passé.



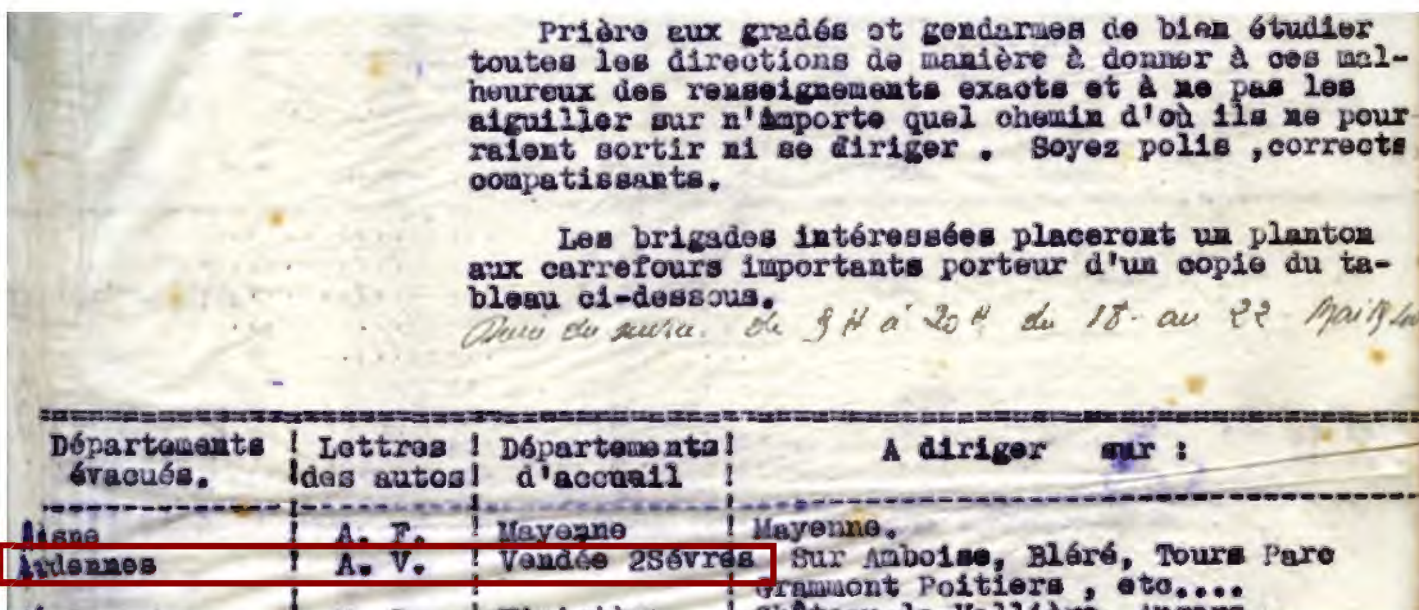
Hommage d'Yves Cosson, poète et universitaire, collaborateur de *La Revue Bas Poitou* : "Il y a des êtres qui feraient violence à Dieu même. Il en est d'autres qui se font des "Mendiants d'Amour", Louis Chaigne était de ceux -à."

Chantal CHAPRON

*Louis Chaigne*

## > 39-45 : Premiers réfugiés Ardennais : les enfants de "Don Bosco"

Suite à la guerre 14-18, l'État français avait lancé une réflexion sur l'évacuation des populations civiles proches des frontières du Nord de la France. En 1931, le département des Ardennes est attribué à la Vendée et aux Deux-Sèvres. En 1938, en cas de conflit, le plan prévoit que les hôpitaux, écoles... devront être évacués en priorité. C'est ainsi que l'orphelinat "Don Bosco" de Monthermé est affecté en Vendée, à Bourgenay (Talmont-Saint-Hilaire) à la structure des "Oyats", récemment ouverte.



Source: Service historique des Armées

### LE FOYER « DON BOSCO » DE MONTHERMÉ



L'abbé Bihéry, n'entreprit de créer l'Orphelinat "Don Bosco" qu'à "la demande formelle du cardinal SUHARD. Celui-ci souffrait en effet de sentir que, dans les Ardennes, aucun orphelinat chrétien n'était organisé pour recevoir et éduquer ceux que la Providence a privé de père ou de mère". Pour l'abbé Bihéry, c'était vraiment quelque chose de nouveau "à créer de toutes pièces". "Sensible à la misère de la classe ouvrière", celui-ci ne pouvait pas rester insensible "à la lamentable situation des pauvres gosses sans parents". Le désir de son archevêque était pour lui un ordre : "Vous voulez un orphelinat, Eminence, vous l'aurez".

### OÙ ET COMMENT CRÉER UN ORPHELINAT ?

Se considérant comme apprenti, il rencontre puis travaille avec le père BROTIER. Celui-ci est le responsable des "Orphelins apprentis d'Auteuil" (Le père BROTIER sera, après la guerre, aussi le co-fondateur avec Georges CLEMENCEAU de l'Union Nationale des Combattants - U.N.C.).



ORPHELINAT DON BOSCO — LAVAL-DIEU (Ardennes) — 2. La Maison en construction (1936)

Rapidement, pour lui, l'endroit le meilleur pour créer cet orphelinat dans les Ardennes, c'est LAVAL-DIEU, à Monthermé, dans la vallée de la Meuse. Il y avait déjà "établi une maison de repos pour dames et jeunes filles".

*"Pour assurer le secours céleste nécessaire, il voulut donner d'abord à l'orphelinat qu'il allait fonder un patron moderne. Il choisit "Don BOSCO". Celui-ci connut la misère des enfants des faubourgs, souvent sans famille ou presque. Il a réalisé des miracles de construction grâce à la générosité de ceux qu'il intéressait à ses œuvres."* Il fallait donner à l'orphelinat une base officielle et légale. Un comité fut constitué : ARDENNES CHARITABLE et SOCIALE. Cette association a été ensuite reconnue d'utilité Publique en 1939.

Après avoir frappé "à quelques portes amies", bientôt les travaux commencèrent. Non seulement on construisit, mais, un peu plus bas que la maison de l'orphelinat, une ferme fut achetée et aménagée pour permettre aux plus grands orphelins de se former au métier de cultivateur, tout en rendant service à l'ensemble de la maison. Le Foyer Don Bosco accueillera ses premiers pensionnaires dès le 17 décembre 1934.



Par la suite, des ateliers y furent installés où les uns apprenaient le métier de cordonnier, tandis que d'autres faisaient leur apprentissage pour d'autres professions. Après seulement quelques années, une centaine d'orphelins furent accueillis à « Don Bosco ».

Monseigneur BIHERY se verra décerner "la couronne civique - suprême distinction" le 20 juin 1936 par la "Société nationale d'Encouragement au Bien". Il sera nommé prélat de Sa Sainteté, en janvier 1936.

"En 1951, la Maison Don Bosco - on ne parlera plus d'orphelinat - rejoindra l'œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Dans les années 1960, elle accueillera des fratries, garçons et filles, confiées par les services départementaux de la protection de l'enfance. Les religieuses laisseront leur place à des équipes de professionnels de l'enfance et en 1991 s'ouvrira l'école technique préparant au CAP de maintenance des bâtiments de collectivités. Enfin de nouveaux pavillons permettront d'adapter les prises en charge des jeunes en fonction de leur âge, de leur autonomie, de leur projet de formation."<sup>3</sup>

## L'ARRIVÉE À BOURGENAY, LE 10 SEPTEMBRE 1939

3 septembre 1939 : déclaration de la guerre

*"En septembre 1939, de retour de chez des amis où il était parti quelques jours, Mgr BIHERY reçoit l'ordre par les autorités d'évacuer l'orphelinat... en même temps que tous les établissements hospitaliers et charitables du département".* Il lui fallut s'incliner et c'est ainsi qu'avec ses enfants, il partit pour la Vendée. L'Orphelinat s'installa à Bourgenay dans une propriété appartenant au diocèse de Luçon.



Editions Jely - Coll. Archives municipales

Celle-ci "fut mise à disposition pour ses enfants, en même temps qu'un "petit castel" tout proche était réservé pour lui et pour la direction de l'Orphelinat. Tout au bord de la mer, les enfants trouvèrent ainsi un abri qui n'était peut-être pas aussi confortable que ce qu'ils avaient quitté à Laval-Dieu, mais qui du moins leur garantissait d'éviter les durs combats qui pourraient avoir lieu dans les Ardennes".<sup>2</sup>

L'arrivée à Bourgenay : "Les enfants et le personnel de l'Orphelinat Don Bosco sont arrivés dans 2 cars. Le père BULTEAU Maximin qui s'occupait des "Oyats" et le père HILLAIRET étaient là quand ils sont arrivés. C'est M. TESSIER Pierre, élu municipal, qui les a accueillis officiellement" (Louis Trichet).

Dans les Chroniques de Sœur Marie des Anges-Marie Busseau qui était à Bourgenay, on peut lire :

*Septembre 1939 ! Au milieu de la joie des vacances, le toscin ! la guerre... !*

*Les colonies se vident : séminaristes et élèves de St Joseph rentrent dans leurs familles, les maîtresses ramassent en hâte les bagages et rentrent à La Roche sur Yon. Les abbés de la côte partent au front. Même le chapelain, officier de réserve, nous quitte ainsi que le jeune fermier René Guillement. Seules quelques femmes, peu rassurées, restent à la ferme, à la cure et à l'école. À travers nos diverses tâches, on se serre les coudes.*



*Mgr Bihéry hébergeait à la chapelle de Bourgenay.*

*Des réfugiés s'annoncent... Nous recevons un orphelinat des Ardennes, une centaine de garçons encadrés par Monseigneur Bihéry 4 sœurs franciscaines et de nombreux employés, hommes et femmes. Tous les bâtiments furent occupés : au château, Mgr Bihéry, sa secrétaire et une jeune employée. L'Orangerie, la maison Familiale actuelle, les Oyats, plus une grande baraque, serviront de cuisine, de réfectoire, de dortoirs, de salles de classes, etc. pour tout ce monde..."*

## LA VIE DE TOUS LES JOURS

Monseigneur Bihéry continuait à diriger l'établissement et à en assurer le ravitaillement. En même temps, il remplissait les fonctions d'aumônier des Évacués, visitant sans cesse les Ardennais qui avaient déjà été dirigés sur la Vendée, et envoyant par avance des renseignements à ceux qui étaient encore chez eux et qui peut-être seraient obligés un jour de venir le rejoindre.

*Dans une balade en vers, « le Billet de l'évacué », les Ardennaises et Ardennais, avec Mgr Bihéry, chanteront les charmes de la Vendée et de ses habitants et retiendront ce couplet.*

Coll. Archives municipales

# BILLET DE L'ÉVACUÉ

à ceux qui viendront le rejoindre en Vendée,  
... s'ils y viennent !

Beaucoup d'amis m'ont écrit. Et leurs lettres disaient ceci :

— Evacuera-t-on ? Evacuera-t-on pas ?

— J'ai répondu : Montez plus haut, Gamelin peut-être vous le dira, s'il en a le temps et s'il le sait lui-même ! J'en doute !

D'autres ont trouvé, ah ! gentiment, que de nos prose s'abaissait quelque chose comme un vague parfum de mélancolie !

Influence du milieu sans doute ! Quand on écrit à 700 kilomètres de chez soi, loin des amis, pendant l'hiver où tout est mort, sur une plage où tout est humide, comment empêcher qu'un peu de brouillard ne tombe dans l'encrier !

D'autres enfin, ont sollicité de ma jeune expérience d'exilé des conseils !

J'ai changé d'encrier, retailé ma plume et je les résume comme suit, avec le grand désir que ceux qui les lisent, ne trouvent jamais l'occasion de s'en servir.

Et, donc, ami, tu veux savoir  
Ce qu'il faut prendre, ou laisser choir,  
Pour que ton sac soit peu enviable  
L'Exilé, demain, soit supportable !

Dans tes paquets tu scelleras  
Des vivres, des outils, des vêtements.  
— Trente kilos dis-tu ! — Tu tricheras !  
Tu seras vert autrement.

Ton étreton emporteras,  
On dort si mal en grelottant !  
Petite hachette y joindras  
Si tu veux cuire tes aliments.  
Pour l'exilé, tu verras ça,  
Découper l' bois, c'est important !

Le haricots n' te charge pas,  
Encombre-toi plus utilement,  
Car pour tout l'monde, il y en a  
Au pays des Sables et des Vents.

La Vendée donne du vin. Apprends  
Combien de laboureurs et quels soldats  
Depuis Noy jusqu'à maintenant  
En sont sortis, de c' p'tit vin-la !  
Pour garder ton sang froid, bois-en !

Les Ardennais rechercheras  
Pour le distraire et tuer le temps,  
En devenant, de ci, de ça,  
Et surtout du rapatriement.

Quand la cafard s'ournoisement,  
Autour de toi louchera,  
Echale de rire, il se suavera.  
Tu pardrais l' Nord, en l'acceptant.

Ton bon moral garderas,  
Ou se dévalera autrement !  
Au fond, la guerre, on la gagnera,  
C'est certain, on l'dit tout le temps.

C'est par "La GERBE" ou par "L'A.C.R.A.", journal de l'Action Catholique Rémo-Ardennais, que Monseigneur Bihéry communiquait à ses amis Ardennais les conseils et les avis nécessaires.

"L'ARDENNE SOCIALE ET CHARITABLE"  
ASSOCIATION RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE

N° 10  
DÉCEMBRE 1939



**Les Mouettes de Vendée** BOURGENAY sur TALMONT (Vendée)

Notre : "Tous les Six Mois de Guerre"

donne aux Amls et Bienfaisants des nouvelles des Orphelins de Laval-Dieu, réfugiés en Vendée

---

**Lettre de Mgr BIHÉRY aux Amis de l'Œuvre**

Bourgenay, le 29 Décembre.

Chers amis,

Par-dessus les 700 kilomètres qui nous séparent, je vous apporte, avec mes vœux les plus sincères et les plus affectueux, l'assurance de mon plein et fidèle souvenir devant Dieu.

Dans la force d'âme, la confiance absolue et l'optimisme, vous m'avez tenu. Nous attendons Dieu en sûreté gardée!

Depuis quatre mois, les événements se sont déroulés comme un film, tragique pour beaucoup, douloureux pour tous.

Ai-je besoin de vous dire ce qu'a été pour moi le départ de la chère Maison qu'ensemble, pierre par pierre, nous avons construite : un arrachement du cœur, oui.

Est-il raisonnable seulement de s'acrocher à l'espoir qu'on retrouvera, au retour, beaucoup de ce que nous y avions cotisé pour le bien-être, matériel et moral, de nos enfants ?

S'en remettre, pour l'avenir, à la Divine Providence, n'est-ce pas le devoir de tous ?

Le malin s'est trouvé utilement trébuché par le malin paternaliste et toute apostolique de notre cher Cardinal : « Veillez sur nos enfants en terre vendéenne, et donnez la plus grande partie de votre temps, et de l'activité qui vous reste, à nos pauvres évacués des Ardennes. »

Je le fais de mon mieux, heureux, au fond, de ce rôle de guerre qu'est le mien : Élever des enfants, s'occuper des larmes, et soulager des misères, n'est-ce pas ce que l'Église a inscrit en tête de son programme, et ce à quoi Elle a mis le plus de son cœur, toujours, à travers les siècles et par toute la terre.

Je ne vous tombe pas la main... j'aurais peur d'être indiscret, vis-à-vis de quelques-uns tout au moins, d'en dire vous, que la guerre a cruellement éprouvés peut-être.

Pour aller cependant aux Pouvoirs Publics, qui sont bons pour nous, mettre un peu de beurre sur le pain qu'ils nous assurent, et nous permettre d'apporter, tout de suite, à la misère qui n'aide pas, la bonne carence de la charité (les Commissions sont parfois si longues à fonctionner), faites-vous, quand vous pourrez, l'honneur stupéfiant du petit chèque gris-rouge. Il dit tant de choses ! et fait tant de bien !... quand il se transforme ici-bas, en francs-vaillant. Et là-haut, donc, quand il sera changé en francs-or !

J. BIHÉRY,  
à Bourgenay, par Talmont (Vendée)  
C.C. Paris 992.25



Le petit castel vendéen où j'habite

En disant qu'une hutte de feuillage dans la forêt des Ardennes me serait plus douce, je serais franc !

Mais je serais injuste en ne proclamant pas que la Vendée nous est, à nous particulièrement, bonne et accueillante !

À 50 m. de la mer — 15 kilom. des Sables — 40 de La Roche.

Archives Maison Don Bosco – Les Mouettes de Vendée n°10 Décembre 1939

Les jeunes de l'orphelinat rencontraient les jeunes du pays lors des cérémonies religieuses, (messes, communions...), à l'école et /ou lors de sorties organisées le dimanche. Louis TRICHET se souvient d'être allé avec eux à la maison de Clémenceau et au Château de la Bénattonnière à Grosbreuil. Pour tous ces jeunes, c'est un réel changement de cadre de vie : proximité de la mer, dunes, forêt de pins...

Ce sera un véritable nid pour "ces oiseaux migrateurs", "Les MOUETTES de VENDÉE" comme le clame le petit journal rédigé de Mgr Bihéry qui par cet intermédiaire, donne des nouvelles aux Ardennais.

*"Nous fraternisons avec les ARDENNAIS. Les enseignants, assez jeunes, veulent connaître nos programmes scolaires ; nous échangeons et faisons concourir Vendéens et Ardennais, ce qui les stimule. Un groupe de sœurs de la mère Antide Thoret de Besançon, vint aussi chercher le vivre et le couvert à l'orphelinat, mais ils n'y restèrent que quelques mois."*



Coll. L. Trichet

*Alix Mahut,  
jeune réfugié  
ardennais,  
membre des  
Cœurs Vaillants,  
au Query-  
Pigeon.*

*À gauche, le  
Talmondais  
Louis Trichet  
et à droite,  
Alfred Dujardin,  
pensionnaire de  
Don Bosco*



Coll. L. Trichet

## JUIN 40 : ARRIVÉE DE L'OCCUPANT

*"Juillet-Aout 1940. C'est la débâcle de l'armée française... Les envahisseurs arrivent en colonnes impeccables, fiers, martelant la route de leurs lourds godillons. Ils s'enfouissent dans les dunes, y creusent des tranchées, élèvent des miradors à la cime des pins et des blockhaus sur la côte.*

*Après quelques mois, nous les voyons miner toutes les dunes et les chemins de sable qui y conduisent. Ils restent jusqu'en 1944 ."*

Mgr Bihéry Jules reviendra à Charleville le 29 juin 1940, triste de laisser à Bourgenay ses enfants mais fort impatient de retrouver les maisons de ses œuvres après le terrible passage de l'armée allemande. Ses maisons - l'Orphelinat Don Bosco, l'École Apostolique et l'Abri Sainte Thérèse du Waridon, la Protection de la Jeune Fille, le Centre Social de la Place Carnot - sont intactes mais pillées, éventrées : **Les Ardennes ont été littéralement saccagées**. Ni provisions, ni matelas, ni couvertures ne restent. Tout a été jeté par les fenêtres et sur les planchers, armoires, tiroirs, bibelots, linge, chaises, bureaux, casseroles, vaisselle, tout. C'est pis que de voir sa maison détruite par une bombe... Le département est vide, sans ravitaillement, sans administration. Seul prêtre revenu dans les trois villes - Charleville, Mézières, Mohon - il revit ce qu'il vécut lors de la Grande Guerre.

Se payant de culot, il obtient des occupants les papiers nécessaires pour visiter le **camp de concentration de Tagnon** où tous les réfugiés tentant un retour sont retenus dans la misère et la faim : *"Oh, les pauvres gens, comme ils s'ennuient à 10 ou 20 kilomètres de leurs maisons, de leurs jardins, de leurs champs ! Comme ils voudraient faire la moisson, retrouver leurs vaches, piocher leurs pommes de terre ! ... Le prochain hiver l'inquiète beaucoup : ce serait folie pour des femmes et des enfants de venir ici mourir de faim et de froid. C'est l'avis unanime des hommes rentrés ici, qui souffrent de n'avoir pas leur foyer, mais qui reconnaissent la vie impossible à vivre... "*

Le 15 septembre 1940, muni de papiers obtenus des autorités allemandes de Paris, il met le cap sur la Vendée pour retrouver ses gamins. Quinze jours de bonheur auprès des siens, puis un retour compromis par une sérieuse alerte de santé. Il retrouvera Monthermé, quelques prêtres revenus dans le département, sa chère maison Don Bosco où, cloué au lit par une seconde attaque, il va attendre la mort. Le 18 novembre 1940, il rejoint son compagnon Ephrem ARTHUS : décédé en septembre 1939 : enterrement de guerre, presque à la sauvette, mais une immense reconnaissance de toute l'Ardenne généreuse et de ses petits pensionnaires de Bourgenay. <sup>3</sup>

## DE "DON BOSCO" AUX "OYATS" : EFFECTIFS

Chaque année, l'orphelinat Don Bosco établit une liste de ses pensionnaires, composés d'orphelins mais aussi d'enfants déposés par leur famille incapable de les élever. Ces listes diffèrent chaque année car certains enfants sont repris par leurs parents, d'autres partent travailler et de nouveaux arrivent.

Effectif total au 14 juin 1941 :

90 personnes recensées à "Don Bosco".

Dont : La Supérieure Franciscaine - Soeur Marie-Blanche, curé : LAGNEAU Emile-Célestin, les religieuses : Sœurs Damase, Eudoxie, Mechtilde, Claire, Jardiniers : BERTHOLET Henri et VAUTARD Marcel, lingères : DAVIN Rinalda, DRUMEAUX Marguerite et RANCATTI Marie-Louise, domestiques : DECROIX Marthe et GRIGNON Marthe, cuisinière: PECHEUX Sophie, mécanicien : VAUGHAN Edouard, laveuses : JAVELOT Louise et LAGUERRE-PONSARD Angèle, LAGNEAU Marie-Zélie et PHILIPPOTEAUX Pauline, institutrice : NANNAN Raymonde, apprenti : LEVEILLET Albert. Dans le personnel, se trouvent aussi des personnes âgées.



Pensionnaires.

Les élèves sont principalement des garçons (seulement 3 filles !). Au 3 novembre 1942, les élèves sont répartis comme suit :

1<sup>re</sup> classe : - cours 2<sup>e</sup> cycle, 2<sup>ème</sup> année : 9 élèves de 1929-30  
- 2<sup>e</sup> cycle : 8 élèves de 1929-32  
- cours moyen 1<sup>er</sup> cycle : 12 élèves de 1929-31

2<sup>e</sup> classe : cours élémentaire : 32 élèves de 1930-34

3<sup>e</sup> classe : cours préparatoire : 15 élèves de 1935-1938

L'équipe est alors composée de : directrice Sœur Marie-Blanche, enseignantes : Mlles Blaise Blanche et Martineau Denise, enseignant : M. Billaudelle Raoul.

## LE RETOUR : 30 JUIN 1943

Le 30 juin 1943 sonne l'heure du départ. Après quatre ans passés à Bourgenay, l'orphelinat quitte la Vendée pour retrouver Laval-Dieu à Monthermé. La supérieure franciscaine Sœur Marie-Blanche précise dans une lettre du 4 juillet 1943 que "le départ s'est effectué des Sables d'Olonne, le 30 juin à 17 h 38. Six wagons de 15 tonnes seront nécessaires pour rapatrier 80 enfants et 15 religieuses". L'itinéraire a été le suivant : Nantes, Le Mans, Paris. De là, un nouveau train les a conduits à Charleville et enfin Monthermé. "Tous arrivent à bon port le 1<sup>er</sup> juillet à 14 h 37."

## SUR LES PAS DE LEURS PRÉDÉCESSEURS, 72 ANS APRÈS

Les 2 et 3 avril 2011, 7 jeunes de "Don Bosco" accompagnés du directeur M. François Bonhomme et d'une éducatrice, et le Maire de Monthermé Alain Bernard, sont venus à Talmont-Saint-Hilaire. Le groupe de "Don Bosco" a séjourné "Aux Oyats" dans le même établissement que leurs prédécesseurs.

*Réalisation d'une fresque symbolisant les liens entre les Ardennais et les Talmondais.*

*Coll. Archives municipales*



Au programme de ce week-end : rencontre et réalisation d'un dessin commun avec les membres du Conseil municipal Enfants de Talmont-Saint-Hilaire, visite des lieux et de la chapelle de Bourgenay où officiait Mgr Bihéry, pose d'une plaque commémorative au Centre de loisirs des "Oyats", participation à l'inauguration de l'exposition "Les Ardennais en Vendée et Talmont-Saint-Hilaire".

*Gérard TRAINÉAU*

*Avec la collaboration du Service Archives de la ville*

<sup>1</sup> Chroniques de Sœur Marie des Anges-Marie BRUSSEAU à Bourgenay

<sup>2</sup> Livre "Deux prêtres : Monseigneur Bihéry et le chanoine Arthus", Abbé Lombard H.-1943

<sup>3</sup> Le foyer "Don Bosco" de Monthermé par Jacques THERET - Édition "Terres Ardennaises".

#### DOCUMENTATION :

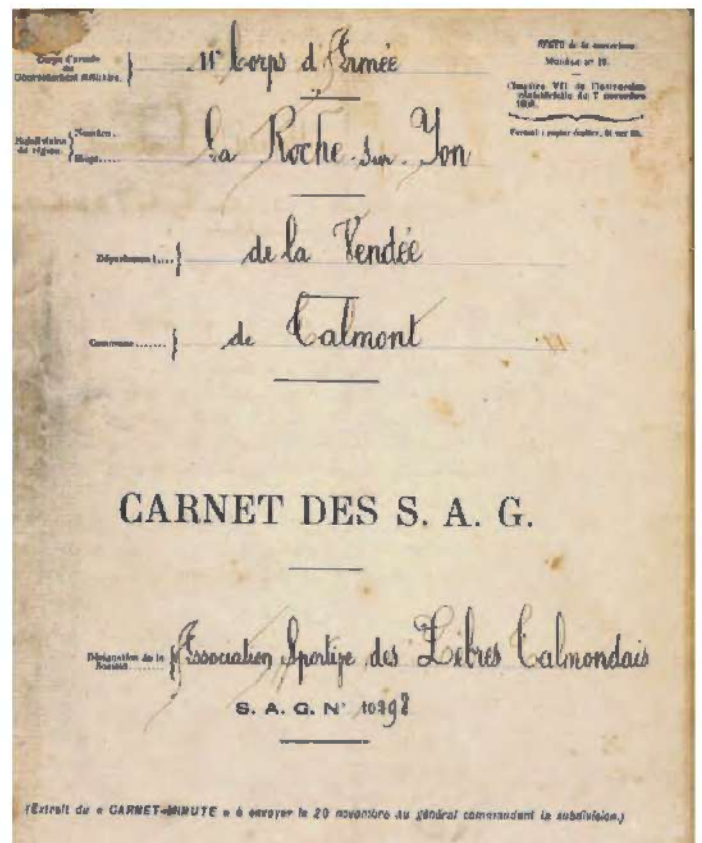
Archives "Don Bosco", Archives départementales de la Vendée, Archives diocésaines de Luçon, Archives de Talmont-Saint-Hilaire dont le travail de Benoît Boucard.

REMERCIEMENTS À : Louis TRICHET, Betty et Robert BELIER, Gabriel SIONNEAU, Maison "Don Bosco" : Mme DIELS, la documentaliste, et M. BONHOMME François, le Directeur, Jean-Pierre PENISSON de Bogny-sur-Meuse, Amandine PICORON, aux témoins Talmondais et à l'Amicale "Des Ardennais de Vendée".

## > Les Zèbres Talmondais : 1921-1992

C'est l'une des plus vieilles sociétés vendéennes. L'association sportive des Zèbres Talmondais est créée le 1<sup>er</sup> janvier 1921. Les clubs de football vendéens prennent des noms d'animaux : les Tigres des Sables d'Olonne (dont le parrain est Georges Clemenceau), les Loups flavois, les Coqs de Poiroux (1928). A Talmont, il fut choisi **les Zèbres**.

À l'origine, l'association doit permettre "de préparer au pays des hommes robustes". En France, l'instruction militaire préparatoire est assurée par des sociétés dues à l'initiative privée et dont les pouvoirs publics favorisent les travaux par des encouragements. Ces sociétés sont agréées par le ministère de la guerre et appelées S.A.G. (Talmont a été agréé le 10 mai 1922, n°10.298). Les Zèbres Talmondais sont d'ailleurs rattachés à l'Union des sociétés d'éducation physique et de préparation au service militaire.



Source : Carnet des SAG. Archives municipales

### Titre - But - Durée.

Article I<sup>er</sup>

Il est créé entre toutes les personnes qui adhèrent aux présents statuts une association qui a pour titre "les Zèbres Talmondais."

Article II<sup>e</sup>

Elle a pour but, par la pratique des exercices physiques et notamment du football-association, de préparer au pays des hommes robustes et de créer entre tous les membres des liens d'amitié et de camaraderie. —

Toute discussion politique ou religieuse est formellement interdite et expose son auteur à une amende pécuniaire. — La durée de l'association est illimitée.

Le siège social se trouve alors au café Lavilledieu, rue du centre, à côté du pont, près du chenal.

Auguste Letard, charpentier, est capitaine de la 1<sup>re</sup> équipe. André Voisin, sabotier, est capitaine de la 2<sup>e</sup> équipe. Il y a, en 1922, 36 adhérents civils. En 1923, l'effectif compte 37 civils et 66 militaires de l'armée active.

Le maillot est rouge et blanc.



### PREMIÈRE ÉQUIPE EN 1921

*De gauche à droite, 1er rang : ?, André Voisin, Alfred Verdon, Théophile Lavilledieu, Victorien Charrier, ?, Marcel Voisin, trésorier.*

*De gauche à droite, à genoux : ?, Louis Touzeau, Marcel Masson, Arsène Buteau, ?.*

## LES PRÉSIDENTS DE 1921 À 1992

1921 - 19.. Léon Chaigne  
 19.. - 19.. Marcel Voisin  
 1947 - 1948 Marcel Perroy  
 1950 - 1964 Sylvain Phelippeau

1965 - 1982 Claude Michel  
 1983 - 1986 Joël Pajot  
 1987 - 1989 Christian Lambert  
 1990 - 1992 Michel Vrignon

### LES ZÈBRES 1986-1987

*Debout : représentant sponsor, Luc Valot, Gérard Fargue, Dominique Beignon, Didier Quatreau, Jean-Paul Chauvin, Jacques Charrier, Joël Pajot (président).*

*À genoux : Bernard Chopin, Philippe Arnaud, Bernard Mollé, Pierrick Vairé, Fabrice Bénaitier, Jean Vairé (entraîneur).*



## SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES

- En 1921, "la société dispose d'un terrain immense et de toute beauté se prêtant à tous nos sports" (Source cahier des SAG). La société s'entraîne au football mais aussi à l'athlétisme.
- Le terrain de football se trouve dans la plaine des Brégeons en 1934.
- Une délibération du 13 novembre 1935 du Conseil municipal de Talmont porte sur l'autorisation d'organiser une tombola "dont les bénéfices permettraient de compléter les ressources affectées à l'aménagement de ce terrain [de football] ". Ce terrain se trouve vraisemblablement rue des Lardries, près de la Victorinière et de la Cailletière, puis aux alentours de 1941 rue du Gué Robert, face à la propriété Duroussy.



**1935**

Debout : de gauche à droite : Marcel Biron, Pierre Mousson, Maurice Papon, ? Bétaud, Raclet, ?, Porteau ou Marius Tesson, Michel.

À genoux : Guy Caillaud, Michel Craipeau, ?, Caillet, Emmanuel Brochard dit "Toto Grassin".

- Le terrain se déplace à côté du cimetière route du Rosais en 1941-1942. "On jouait le jeudi. Je lavais mes chaussures dans le pont de Cadoret après les matchs", commente Gilbert Renaud dit "le p'tit Morisson".

### **1945-1946 AU CHÂTEAU DE TALMONT**

Debout : de gauche à droite : Jean Raffin, Guy Bourget, ? Gilbert, Yvon Roblin, Guy Joubert, Auguste Arrivé.

À genoux : ?, Daniel Gilbert, Gérard Mousson, Daniel Papon, Guy Petitgas



- La prairie à côté du château des Granges-Cathus sert de terrain de football en 1947-1948.
- Lors de la séance du conseil municipal du 23 décembre 1947, le maire, Jean Guesneau, propose "d'acquérir un terrain convenable pour la pratique du sport, notamment le football. Dans l'impossibilité de trouver un terrain convenable à l'amiable, Monsieur le Maire décide de le fournir lui-même". Situé sur la route de Grosbreuil, un champ (le Grand Renclos aujourd'hui le Gué Robert) lui appartenant est loué pour 9 ans pour deux quintaux de blé.
- Dans les années 50, Charles Durand du café l'Hôtel du Centre avait un autocar et transportait les 2 équipes.



### **ANNÉES 1955-1960**

Debout : de gauche à droite : Sylvain Phelippeau, président, Jean-André Lebrasseur, Emmanuel Bouet, Henri Fournier, Joël Craipeau, Jacques Gauvrit, Rémy Arnaud, Marcel Potier, entraîneur et instituteur de l'école publique.

À genoux : Jean Thibault, Bernard Augizeau, Jacques Épaud, Jacques Gautreau, Michel Bulteau.

- Pendant trois années à partir de la saison 52/53, l'équipe fanion évolue en 1<sup>re</sup> division départementale avec Fontenay-le-Comte, Pouzauges, Cugand, la Chataigneraie, Saint-Jean-de-Monts, Saint-Gilles-sur-Vie, la Chaume.
- Par une délibération du 23 avril 1967, le conseil municipal, sous l'impulsion de Charles Boutolleau et d'Henri Aveline, décide d'acquérir un terrain aux Ribandeaux pour y construire un stade de football. "Le propriétaire du terrain de football loué par la commune souhaitait reprendre possession de son bien" L'inauguration du terrain de football, avenue des Sports, a lieu en 1973. Les travaux s'élèvent à 118 638.74€.



*Jour de l'inauguration du stade, avenue des sports.*

## TITRES

L'équipe cadets des Zèbres Talmondais atteint la finale du championnat de Vendée en 1966. Elle rencontre La Roche-sur-Yon à la Mothe-Achard et perd 1 à 2. Elle prend sa revanche en mai 1967 et devient Championne de Vendée contre les Landes-Genusson à la Copechagnière 3-2.



*Debout, de gauche à droite : Pierre Brochard dit Perotte, Miguel Hourlier, André Bolsson, Christian Béliet, Jacky Ravon, Jean-Yves Arrivé, Michel Rainaud dit Coquine, Gaëtan Chauvin.*

*À genoux : Joseph Barbarit dit Yéyette, Michel Joubert, Bernard Charrier, Daniel Barbeau dit P'tite Nénette, Jean Cloutour.*



*Le zèbre, mascotte accrochée dans les buts pour porter chance. Le fanion de l'équipe championne de Vendée.*





1969-1970

*Debout de gauche à droite : Didier Favriau, Rémy Allaizeau, Pierre-Yves Cloutour, Daniel Barbeau, Jean-Paul Raineau dit Zico, Jean-Michel Bissérié, Bernard Tessier.*

*À genoux : Jacky Ravon, Pierre Brochard, Yvon Delaire, Paul Cloutour et Jean Cloutour.*

En 1992, les Zèbres talmonçais fusionnent avec l'équipe de Saint-Hilaire de Talmont, "les Loups de Mer".

## HYMNE DES ZÈBRES TALMONDAIS

Encore un match de gagné (perdu)  
Voilà les zèbres qui passent  
Encore un match de gagné (perdu)  
Voilà les zèbres passés  
Voilà, voilà les zèbres qui passent  
Voilà, voilà les zèbres passés.

Quand les zèbres iront jouer en Angleterre  
Ils emmèneront leur équipe 1<sup>re</sup>  
5 avant rapides  
3 demis costauds  
2 arrières terribles  
Et 1 bon goal dans les poteaux  
Eh oh Eh oh  
Non, non, non, non, les Zèbres ne sont pas morts (bis)  
Car ils gueulent (bis)  
Car ils gueulent encore.

Arrivera qui pourra  
Pour moi ça ne va guère  
Arrivera qui pourra  
Pour moi ça ne va pas  
Et tout au fond c'est la culbute (bis)  
On ne meurt jamais qu'une fois (bis).



*Les dirigeants et joueurs actuels du Football Club Talmont en 2011 portant des anciens maillots des clubs de Talmont et de Saint-Hilaire de Talmont.*

Dans le prochain numéro des Cahiers du Patrimoine, un article sera consacré aux Loups de Mer, surnommés par Talmont "les Galvesses".

Nous remercions tous ceux qui ont apporté spontanément leur aide pour la réalisation de cet article.

*Christelle Boulineau et Bernard Deslandes*

## > Les Granges Cathus

À proximité immédiate du bourg de Saint Hilaire, le château des Granges Cathus est depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la résidence d'une branche de la famille La Rochethulon, très impliquée dans les affaires municipales et départementales.

Mais le château, qui n'est dénommé ainsi que depuis les travaux entrepris en 1876 sur les vestiges de ce qui n'était appelé que maison ou logis, n'a pas toujours appartenu à cette famille. De fait, son nom évoque une famille de soldats, au service du vicomte de Thouars, prince de Talmont, établie ici à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La famille Cathus est originaire de La Garnache, en Vendée, où l'on trouve ses traces depuis le XI<sup>e</sup> siècle ; le titre de seigneur des Granges semble être attribué à l'aîné des garçons, et en cas de décès sans descendance mâle repris par la branche cadette. Le premier Cathus à être présent à Talmont semble être Louis Cathus, seigneur de Lassy et capitaine de Talmont. La charge de capitaine de Talmont passera à son fils Jean, seigneur des Granges.

C'est ce Jean Cathus qui est au service du vicomte de Thouars lors des guerres d'Italie entreprises par le roi de France Louis II puis son fils François I<sup>er</sup>. La reconnaissance du vicomte, voire du roi, ou bien le produit des rapines effectuées permirent à Jean Cathus d'entreprendre soit la rénovation du manoir familial, soit la construction d'un logis neuf. La date, 1525, est encore gravée dans le linteau au-dessus de la porte principale.



Le logis des Granges est un manoir de style renaissance, dont la description la plus ancienne que nous possédons est celle faite par Léon Audé, propriétaire en 1854, alors que le bâtiment est en très mauvais état : *"Bien que l'œuvre de la destruction soit trop avancée pour que l'on puisse reconnaître exactement l'étendue des constructions primitives et qu'il ne soit plus possible de juger de l'harmonie de leur architecture, les détails qui en restent suffisent encore à rendre ce manoir l'une des ruines les plus intéressantes de l'art de la Renaissance."*

*Dans le principe, l'édifice avait un second étage, décoré de croisées semblables à celles de la grande tour. Les constructions se prolongeaient à gauche de l'escalier formant un second corps de façade, défendu du côté du jardin par une tour pareille à celle qui existe à droite. Des combles très élevés selon le goût de l'époque, couverts en ardoise, surmontaient les bâtiments. Ceux de la tour, surmontés d'une lanterne ou campanile, n'ont été descendus qu'en 1840 parce qu'ils menaçaient ruine ; on les a remplacés par une couverture de tuiles.*

*Une haute cheminée monumentale en briques, renversée il y a huit ans dans une tempête, et dont on ne voit plus que la base, l'accompagnait. Un dôme en plomb, surmonté d'un clocheton, couvrait le pavillon de l'escalier. Deux autres tours, dont une a laissé quelques vestiges au bord de l'eau, servaient avec les douves à protéger les cours et les servitudes.(...)*

*Les pièces étaient mises en relation, à l'intérieur, par des portes basses et étroites pratiquées dans un angle, les appartements éclairés par des fenêtres divisées par des meneaux en croix, dont l'appui est très élevé. Le tout était desservi par un escalier à vis, placé dans un pavillon en saillie à l'angle gauche de la cour.*



*Porte XV<sup>e</sup> siècle de l'ancienne enceinte.*



*Une gravure datée de 1853 et signée OR, initiales d'Octave de Rochebrune talentueux artiste de l'époque et ami de Léon Audé.*

Archives départementales de la Vendée

*Cet escalier est le morceau capital du château. Les deux fenêtres sont décorées de pilastres dont les consoles et les chapiteaux sont gracieusement sculptés ; entre elles, un joli médaillon renferme deux têtes portant des casques ailés ; au-dessus de la seconde se voient les armoiries du seigneur ; un lion passant sur un champ semé d'étoiles. La porte est d'un bon dessin, les montants en sont ornés de pilastres rehaussés de sculptures d'une ténuité et d'une délicatesse incomparables. Au-dessus du cintre surbaissé se lit, au milieu d'arabesques, la date de sa construction, 1525. Les bustes mutilés de LYCRESSE et de CLEOPATRA, en grand relief, et les armes des Cathus achèvent la décoration de l'entrée. Mais rien n'égale la richesse de l'intérieur. L'artiste y a semé à profusion toutes les capricieuses créations de la Renaissance : animaux fantastiques ou réels, instruments de guerre et de science, de musique et de chasse, des armures, des fleurs, des armoiries et des emblèmes d'amour. Tout cela forme au plafond une seule page, qui va s'enroulant jusqu'au second étage, enfermant dans des médaillons l'histoire du seigneur des Granges, sa naissance et sa jeunesse, ses deux mariages et ses chagrins domestiques. Pas une pierre n'a été oubliée du ciseau.*



Coll. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire

*Deux médaillons, PIRASMVS et TISBEE décorent la cheminée de la première chambre. Le champ est occupé par les armes de Cathus.*

*La grande cheminée de l'appartement au-dessus est ce qu'il y a de plus remarquable, tant pour l'exécution que pour l'entente générale de l'ornementation.*

*Le sujet représente l'amour poursuivi par des chimères. Le cheval que guide le fils de la belle Cythérée est dans l'attitude de l'effroi ; les chimères ont la tête et le cou d'une licorne, le corps d'un immense oiseau aux ailes déployées, l'extrémité terminée en rinceaux ornés de feuillages. Au-dessus, dans une très belle frise, des Amours se jouent au milieu de feuilles d'acanthé enroulées.*

*La porte, à côté, était ornée aussi avec beaucoup de soin. Le tympan renferme un médaillon de grande dimension.*



Édition Rebuchon - Coll. C. Boulineau

*On doit voir ensuite la fenêtre de la grande tour, dont le travail est véritablement artistique, et le portail, si remarquable par la légèreté et l'élégance de son style, la vigueur de ses nervures fouillées dans une pierre excessivement dure."*

*Le plan du cadastre napoléonien de Saint-Hilaire de Talmont datant de 1828 représente l'implantation du logis, et fait clairement apparaître les douves mentionnées par Léon Audé.*

Coll. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire



## POURQUOI CETTE BELLE DEMEURE MENAÇAIT-ELLE RUINE APRÈS TROIS SIÈCLES D'EXISTENCE ?

Le premier facteur peut être lié aux guerres de religion qui ravagèrent le Talmondais. Le logis dut être mis à sac, peut-être brûlé.

Le second facteur est lié à l'extinction des Cathus. Hardi Cathus fils de Jean succéda à son père comme seigneur des Granges et eut lui-même un fils prénommé Joachim. Mais ce dernier n'eut pas de descendance, pas plus que ses oncles paternels. Au décès de Joachim Cathus, seigneur des Granges, la lignée des Cathus était éteinte... La propriété du logis, mais surtout celle des terres qui l'entouraient, et le titre de seigneur des Granges passèrent alors dans d'autres familles, apparentées par les femmes aux Cathus, mais qui ne résidaient plus dans la région<sup>1</sup>. Il n'était donc point nécessaire de restaurer le manoir. On se contenta de raser l'étage supérieur, et de couvrir en tuiles, pour en faire la résidence du fermier.

Le logis continua à se dégrader au cours des ans ; les belles allées plantées de cormiers subsistèrent semble-t-il jusqu'en 1793.

*Coll. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire*



Le domaine fut vendu le 1<sup>er</sup> avril 1776 à la famille de Vaugiraud. C'est le domaine agricole qui à l'évidence intéressait les Vaugiraud, vieille famille des Sables d'Olonne, et non le logis du fermier...

Nous retrouvons mention du domaine à la Révolution. Les Vaugiraud sont deux frères, gros propriétaires terriens dans toute la région, et tous les deux ont embrassé une carrière militaire. Leurs biens sont confisqués car ils sont considérés comme émigrés.

Un premier document fait état, le 28 ventose an II (soit le 18 mars 1794) de l'enregistrement aux Sables d'un bail à ferme concernant les propriétés suivantes appartenant à Vaugiraud aîné<sup>2</sup>, émigré :

*Maison des Granges Catu, la borderie y attachée - Métairie de la Téblière - Métairie de la Savoie - Métairie de la Bourdallière - Métairie de la Grande Gaudinière - Métairie de la Croix de l'eau.*

L'exploitation de l'ensemble est attribuée pour un an au citoyen Jacques Pottier, pour la somme de 4500 livres.

Un second document rédigé quelques jours plus tard, 8 germinal an II (soit le 28 mars 1794) fait état de l'estimation des biens appartenant à Pierre Joseph Vaugiraud aîné<sup>2</sup>, émigré :

*Les Granges Catus et Téblerie : 8000 livres*

*La Savoie : 6400 livres*

*La Bourdallière : 4400 livres*

*La Grande Gaudinière : 5600 livres*

*La Croix de l'eau : 4800 livres*

Aucun document ne fait état de la vente de ces biens, qui ne figurent pas non plus dans la liste des biens invendus... Pourquoi ?

Probablement parce que l'administration révolutionnaire fait une confusion. Si Vaugiraud cadet, capitaine de vaisseau, a bien émigré, son frère Vaugiraud aîné n'a pas émigré, et pour cause : emprisonné à Paris, il a été tué lors des événements dits "massacres de septembre" dès 1792... La vérité reconnue, la procédure de vente a probablement été annulée.

Les domaines resteront donc propriété d'Henriette Louise Denis de Senneville, veuve de Pierre Joseph Vaugiraud aîné<sup>3</sup>. C'est elle qui les vend, en 1828, à Pierre-Joseph Audé<sup>4</sup>, notaire à Réaumur, qui les cédera à son fils Léon Audé, secrétaire général de la préfecture de Vendée et érudit.

Le logis des Granges-Cathus, restauré partiellement par Léon Audé, et les terres attenantes, furent achetés en 1876, par le comte Gabriel de Las Cases, le petit-fils de Las Cases qui avait accompagné Napoléon Ier dans son exil à Sainte-Hélène, et rédigea le "Mémorial" de Sainte-Hélène.

En 1878-1879, le comte fit construire le château actuel sur la base du logis, en respectant le plus possible toutes les parties des entablements, des cordons, des baies et des sculptures qu'il a été possible de conserver. Parmi les parties demeurées intactes, il convient de citer l'escalier décrit par Léon Audé. L'architecte fut M. Clair.



Coll. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire

Puis le château fut donné par le comte de Las Cases à sa fille Cécile, qui avait épousé Georges de La Rochethulon dont la famille était originaire du Beaujolais. Le couple s'installa aux Granges Cathus et Georges de La Rochethulon s'investit dans la vie locale, étant pendant de nombreuses années maire de Saint Hilaire de Talmont, conseiller général, et même pendant une législature député de Vendée à l'Assemblée Nationale. Son fils Emmanuel à son tour occupa la fonction de maire de Saint Hilaire de Talmont, et à son décès en 1954 c'est son épouse Catherine de La Rochethulon qui lui succéda.

Enfin leur fils Jean continua dans ce qui était devenu une tradition familiale, en accédant à la fonction de maire de Saint Hilaire de Talmont en 1965, puis en 1973 à celle de maire de Talmont Saint Hilaire lorsque les deux communes de Saint Hilaire de Talmont et de Talmont furent fusionnées.

*Pierre CORNY*

<sup>1</sup> Marie Joseph Pierre de Vaugiraud avait épousé Henriette-Louise Denis de Senneville. Le personnage était suffisamment important pour que le contrat de mariage ait été signé à Versailles le 3 juillet 1772 par la famille royale au grand complet.

<sup>2</sup> D'après Léon Audé. De fait, le cadastre établi en 1828 attribue les Granges Cathus et les métairies associées à « Audé, notaire à Réaumur ».

<sup>3</sup> Néanmoins, le registre paroissial mentionne en date du 27 février 1717 le baptême de Françoise Julie, fille de Messire Pierre Baraud, chevalier, seigneur des Granges, et de Madame Julie de Bessay. Les parrain et marraine sont nobles mais absents le jour du baptême et sont représentés ; la marraine, Anne de Caumont, signera, sans doute a posteriori, le registre. Françoise Julie Barraud des Granges décède dix jours plus tard...

<sup>4</sup> Léon Audé mentionne dans son ouvrage que Les Granges Cathus ont appartenu au vice-amiral de Vaugiraud, gouverneur de la Martinique, sous la Restauration. François René Joseph de Vaugiraud (né aux Sables d'Olonne, paroisse Notre Dame, le 27 décembre 1741), officier de la marine royale, était le frère cadet de Marie Joseph Pierre de Vaugiraud (baptisé à Vairé le 16 novembre 1739), capitaine des gardes françaises à Versailles. La mention Vaugiraud aîné dans les documents montre que Léon Audé fait erreur.

#### BIBLIOGRAPHIE & DOCUMENTS:

Le château des Granges-Cathus près de Talmont (Vendée) par Léon Audé – Napoléon – Imprimerie Ivonnet – 1854

Bulletin de la Société Olonna – N° 111

Enregistrement des baux à ferme, district des Sables d'Olonne – Archives départementales – 1Q824

Estimation des biens des émigrés, district des Sables d'Olonne – Archives départementales – 1Q225

## > Inventaire des puits : un petit patrimoine à conserver

Nous avons continué à recenser les puits de notre commune. Nous nous sommes concentrés cette année sur les puits de fermes. Autrefois, chaque exploitation possédait son puits pour les besoins de la famille mais aussi pour le bétail. Nous avons rencontrés des fermes avec deux puits dont un servait exclusivement pour les animaux.

Beaucoup de ces puits ont été détruits, quelques uns sont abandonnés à la végétation. Mais ce qui est encourageant, c'est que quelques puits ont été équipés d'une pompe électrique et servent toujours à l'arrosage du jardin. Propriétaires de terrains avec un puits, pensez à la chance que vous avez, dans notre début de siècle, où l'eau se fait rare chaque été !

*André Bocquier et Jean-Claude Biret*



*Puits endormi dans les épines à Saint-Hilaire.*



*Puits de la Bouterie.*



*Puits à Gué Robert.*



*Puits aux Jarries.*



*Puits à la Bossaire.*



*Puits à la Saunerie  
avec petite niche au-  
dessus de la porte.*

REMERCIEMENTS AUX  
PROPRIÉTAIRES :

J. de La Rochethulon  
C. Francheteau  
M. de Rugy  
H. Plissonneau  
M. Mestre

D'ores et déjà, nous recherchons des documents et photos concernant :

L'équipe de football les Loups de Mer

Les coiffes Talmondaïses

Les écoles publiques du Bourg de Saint-Hilaire et de la Guittièrre

La gare : le petit train, les activités autour, les anecdotes...

La toponymie d'un lieu

Les expressions locales

Les œuvres d'Auguste Goïchon

Et par tous documents, photos sur la vie locale en générale :

coutumes, fêtes, métiers, écoles...

**CONTACT :**

Service archives, Christelle Boulineau,  
à la mairie au 02 51 90 60 42 ou [archives@talmontsainthilaire.fr](mailto:archives@talmontsainthilaire.fr)

Directeur de publication : Pierre Berthomé

Coordinateur du groupe de travail «culture» : Gérard Traineau

Groupe de travail patrimoine › Rue de l'hôtel de ville › 85440 Talmont-Saint-Hilaire › Tél : 02 51 90 60 42

Conception & Impression : INNOV communication › 203 rue des Ouches › 85440 Talmont-Saint-Hilaire

Mémoire pour M. Dore Duffrenoy au  
Négociation sur l'importation de  
part & comme aliment des marais à blanchir  
où se trouvent des communs d'aisnes  
sur les avantages que procureront au pays  
l'établissement  
Mémorial de l'origine des ports maritimes  
et il conclut en disant que les travaux de  
par expérience, le port ayant trop  
de l'usage de celui de Calmont

Barre ou Terray  
des de Calmont

Mémoire pour M. Dore Duffrenoy au  
Barre. Négociation sur l'importation de  
comme part & comme aliment des marais à  
où se trouvent des communs d'aisnes  
sur les avantages que procureront au pays  
l'établissement

Mémorial de l'origine des ports maritimes  
par lequel il conclut en disant que les travaux de  
par expérience, le port ayant trop  
de l'usage de celui de Calmont